Jean-Michel CROISILLE, *Natures mortes dans la Rome antique. Naissance d'un genre artistique*, Collection Antiqua, Paris, Éditions Picard, 2015, 160 p., 125 illustrations couleur, bibliographie, glossaire, index général et topographique, ISBN 978-2-7084-0984-2.

Professeur émérite de littérature latine et de civilisation romaine, Jean-Michel Croisille a publié de nombreux ouvrages sur la peinture romaine et la nature morte ainsi que des études comparées ; ce n'est pas son premier livre portant sur l'aspect textuel comme pictural d'un sujet. Produit de toutes ses expériences précédentes, cet ouvrage constitue l'apogée d'une longue et très riche carrière.

Son livre est divisé en deux grandes parties : la première – *Naissance et développement d'un genre artistique* (p. 11-102) traite le matériau visuel, la deuxième est dédiée à l'aspect textuel et aux liaisons entre textes et images – *Études comparées* (p. 104-146).

La *Présentation* (p. 8-10), permet à l'auteur de définir son sujet principal – « le genre dit de la nature morte » – et de retracer la terminologie utilisée pour le décrire depuis l'Antiquité jusqu'au XVIII[e] s. qui fixe le terme de *nature morte*. Il questionne aussi sa définition parfois problématique, classant les différentes notions et leur développement au fil des siècles, jusqu'à nos jours.

Au début de la première partie, l'auteur introduit le vocabulaire utilisé pendant l'Antiquité dans les sources écrites (surtout Vitruve) pour distinguer les représentations des victuailles (*xenion*), des provisions de bouche (*opsonia*) et des objets donnés en cadeau (*apophoreta*). Il explique les nuances subtiles permettant de les différencier et le sens accordé à leur emplacement architectural. Le chapitre *Antécédents jusqu'à l'époque hellénistique* (p. 12-19) retrace l'historique des natures mortes depuis l'époque minoenne, et des différentes manières dont on représente l'imagerie de ce genre, à partir du style ornemental précoce, jusqu'au naturalisme lorsque croît l'intérêt de montrer les objets entourant l'homme. Ce chapitre est bien illustré tant en images que par des sources historiques, dont Pline. Le développement de ce genre qui naît à l'époque hellénistique continue à Rome, où l'on reprend les beaux motifs qui ornaient les salles à manger de la Grèce antique.

L'auteur suit l'évolution de la nature morte dans le chapitre sur *L'Époque romaine* (p. 20-62). Il y introduit d'abord le contexte : période, espace, techniques utilisées par les artistes, avant de se concentrer sur les meilleurs exemples campaniens et romains. L'exemple de la Gaule sert à illustrer le rapport entre l'art du centre de l'Empire et celui des provinces.

Le chapitre suivant (*Place dans l'évolution de la syntaxe décorative*, p. 20-54) évoque les quatre styles développés à Pompéi jusqu'à l'éruption du Vésuve. Avant 80 av. J.-C., le premier style introduit la figuration dans la mosaïque de pavement sous forme d'*emblemata*. Après 80 av. J.-C., le deuxième style souvent dit *architectural* utilise le trompe-l'œil et les architectures comme cadre de la représentation de la nature ; il compte trois phases différenciées par type de natures mortes. Le troisième style (vers 15 av. J.-C.-milieu du I[er] s. ap. J.-C.) est caractérisé par un aspect plutôt décoratif, ornemental ; le trompe-l'œil disparaît et les représentations figurées sont « insérées sous forme de tableaux encadrés ». Le style ultime (50-60 ap. J.-C.) combine les styles précédents d'une manière éclectique, la nature morte occupant souvent un emplacement privilégié. L'auteur mentionne les rares exemples préservés postérieurs à la destruction de Pompéi, mettant l'accent sur la Gaule, où les motifs pompéiens sont copiés librement. On y retrouve la nature morte à une place de choix, qui témoigne du goût croissant pour ces sujets.

L'auteur dédie le chapitre suivant (*Les sujets : nature et composition*, p. 54-61) à la classification des sujets de la nature morte : comestibles, objets utilitaires ou ornementaux et *instrumentum scriptorium*, importants pour comprendre les habitudes des Romains. Il examine les différentes compositions selon les quatre styles, avec l'analyse détaillée de deux exemples particulièrement complexes. Le chapitre *Tendances esthétiques* (p. 61-62) porte sur l'usage de la perspective (dans la plupart des cas imprécise ou réduite) et du coloris, et ses variations dans les quatre styles, à travers un tachisme contrasté, jusqu'au style soigné aux tons chauds.

Le chapitre suivant, *Principaux ensembles et œuvres isolées* (p. 63-102), analyse des œuvres choisies pour illustrer les prémisses. D'abord des ensembles préservés *in situ* : Villa d'Oplontis, Maison des Cerfs à Herculanum, et, à Pompéi, Maison des Vettii, Casa dell'Ara Massima, Maison des Dioscures, *Macellum* ; enfin, comme exemple de décor unique, la tombe pompéienne de Vestorius Priscus. Chaque exemple est soigneusement choisi pour approfondir la problématique. Ainsi, les parois de la Villa d'Oplontis soulèvent la question des limites du genre de la nature morte, la Maison des Cerfs démontre l'importance du goût personnel du commanditaire, ce qui est en outre exploré dans le cas de la tombe de Vestorius Priscus, où la représentation du service d'argenterie est interprétée comme volonté du propriétaire de montrer sa richesse.

Ensuite, l'auteur analyse les œuvres conservées dans les musées, ayant perdu leur contexte originel, que leur schéma soit connu ou qu'elles soient reconstituées. Chacune a été sélectionnée pour une raison précise : ainsi, la paroi du temple pompéien d'Isis montre l'importance de la nature morte et du contexte qui permet d'en comprendre la valeur symbolique, tandis que la *Praedia* de Julia Felix, également à Pompéi, pose la question de la signification de l'*instrumentum scriptorium* en tant qu'« attribut » de culture, de richesse ou d'activité financière du commanditaire. L'auteur a séparé en deux groupes les œuvres isolées, *in situ* et dans les musées : *emblemata* et tableaux. Le premier concerne les mosaïques précoces en *opus vermiculatum* insérés dans les décors. Le deuxième est traité de manière structurée ; selon le sujet, les tableaux peuvent être classées en deux catégories : 1) *fruits volatiles, poissons, victuailles et objets divers* ; 2) *instrumentum scriptorium*. À l'intérieur de ces catégories existent des distinctions selon les critères de composition et le sujet.

Dans la deuxième partie, J.-M. Croisille cherche à expliquer pourquoi peintres et écrivains choisissent délibérément ces sujets considérés comme mineurs. Il classe les œuvres littéraires en trois catégories : 1) les *ouvrages didactiques (scientifiques et gastronomiques)*, 2) la *prose descriptive*, 3) *deux genres poétiques privilégiés : l'épigramme et la satire*, en finissant par *le festin de Trimalcion*.

Les premières traces d'intérêt pour la nature morte apparaissent dans les ouvrages didactiques consacrés à la cuisine. Le deuxième genre tourne autour des *Imagines* de Philostrate – ouvrage unique par ses *ekphrasis* de la galerie des *xenia* d'un riche Napolitain. Ce texte en prose descriptive permet de saisir le point de vue du spectateur

de l'époque et le « rapport entre l'homme et la nature ». La troisième catégorie est celle de deux genres poétiques, l'épigramme et la satire ; le premier évoque les objets notamment votifs, le second mentionne fréquemment la nature morte. L'auteur introduit ici les deux livres des *Epigrammes* de Martial – *Xenia* et *Apophoreta*. Finalement, il choisit un exemple particulier – le festin de Trimalcion du *Satyricon* de Pétrone. Il s'agit de la description d'un dîner *extravagant et ridicule*, au ton parodique.

Le dernier chapitre est consacré aux Épigrammes de Martial et la peinture (p. 111-146). D'abord, l'auteur classifie les manières de représenter le sujet – isolé ou groupé – et distingue qualitativement entre la poésie, produit du génie artistique, et la peinture, produit de l'artisanat. Puis, il expose la structure des Épigrammes, aux deux parties distinctes : les distiques *Xenia* (victuailles données en cadeau) et les *Apophoreta* (lots tirés au sort). Il cherche aussi à établir l'existence d'un « mouvement permanent entre l'objet isolé et la composition complexe ». Il relève la grande diversité de traitement du sujet. Les Épigrammes ne décrivent parfois leur sujet qu'indirectement, en évoquant les circonstances et les images dans l'imagination du lecteur. D'où sa conclusion qu'il existe deux tendances : la description directe et la description poétique.

L'auteur divise les Épigrammes de Martial en deux groupes, puis en catégories selon leur sujet. Le premier groupe comprend les *Xenia* (*fruits* ; *légumes* ; *poissons, crustacés, coquillages, mollusques* ; *volailles, gibier, animaux divers* ; *mets divers et boissons*), et les *Apophoreta* (*vaisselle* ; *instrumentum scriptorium*) et les présents (*cadeaux de Saturnales à Sabellus* ; *cadeaux de Saturnales variés* ; *cadeaux divers*). Le second groupe d'épigrammes concerne les tables de repas (*tables chez le poète* ; *tables satiriques* ; *esquisses de « tables »*) et plusieurs tableaux isolés. Chaque exemple est suivi d'une explication et d'un cliché, lorsqu'il est possible de trouver une peinture adéquate.

Dans les *Xenia*, l'auteur trouve des parallèles entre les mentions de fruits et les *parerga* (type de représentation picturale « où une seule catégorie d'objets apparaît à la fois »). Les descriptions littéraires de légumes sont assez répandues, alors que les exemples picturaux sont rares. Les fruits de mer et poissons sont en revanche souvent figurés et il est assez facile de leur trouver des pendants, mais les limites entre le genre de la nature morte et le vivier sont parfois discutables. Quant au volailles, gibier et autres animaux, l'auteur note l'évolution des compositions picturales et compare les plus complexes aux regroupements et successions de plusieurs distiques. Les représentations des mets et boissons diverses sont moins nombreuses et dispersées en peinture comme en poésie. La catégorie d'épigrammes suivante, *Apophoreta*, traite les objets liés à l'artisanat, dont seuls la vaisselle et l'*instrumentum scriptorium* sont présents en peinture. La catégorie des dons inclut les cadeaux de Saturnales et les cadeaux d'un ami à un autre ; ces épigrammes sont plus longs, souvent ironiques et leurs descriptions sont plus détaillées, comparables à certaines peintures.

Les épigrammes des *tables de repas* sont plus complexes que les précédents. Ils ont souvent pour but de montrer la modestie de la table du poète. C'est ce qu'illustre la première catégorie, *table chez le poète*, décrivant en détail ses repas, pour laquelle n'existe pas de parallèle peint. Les *tables satiriques* décrivent avec ironie les tables excessives et ridicules des personnages qui invitent le poète, elles permettent certains parallèles spectaculaires avec l'art pictural. Les tableaux isolés sont difficiles à classer et à exemplifier à cause de leur proximité avec les scènes de genre, montrant à nouveau la tendance picturale du poète et le fait que son répertoire est supérieur à celui du peintre.

Dans sa *Conclusion* (p. 147-150), l'auteur donne une vue d'ensemble du livre, soulignant les points les plus importants et réfléchissant à la signification de l'intérêt pour son objet d'étude, qui change au fil des siècles. Au IV^e^ siècle av. J.-C., une valeur symbolique est attribuée aux objets dans les scènes funéraires. À l'époque romaine, ce symbolisme n'est présent que dans les contextes religieux et funéraire (exception faite de l'*instrumentum scriptorium*). Peu à peu l'objet lui-même gagne en importance. Pour ce qui est de la philosophie, l'épicurisme qui influence Martial est pour l'auteur la doctrine la plus importante. Il conclut par l'idée que la symbolique d'une représentation de nature morte varie selon « les visions du monde de chaque artiste ».

Cet ouvrage sera assurément un livre de référence. Il offre un contexte élargi au phénomène de la nature morte, sans lequel il est impossible de le comprendre dans toute sa complexité. J.-M. Croisille insiste sur le parallèle possible entre poésie et peinture, que la plupart des autres auteurs ne font que mentionner. Il faut aussi faire l'éloge de la clarté et de la fluidité du texte, en particulier des descriptions de peintures, de l'articulation du propos et de la précision terminologique, grâce auxquels cet ouvrage est accessible à tout lecteur, qu'il soit chercheur, traducteur, étudiant ou simple amateur. Le glossaire (p. 156-157) et les traductions des textes latins rendent la matière abordable par le grand public, tandis que la bibliographie (p. 151-155) permettra aux passionnés d'approfondir leurs connaissances. Mentionnons enfin la grande qualité des clichés bien choisis, qui illustrent pertinemment le texte et rendent le livre lui-même encore plus attirant.

Karmen ČABRILO
Université de Zagreb

Hendrik W. DEY. *The Afterlife of the Roman City. Architecture and Ceremony in Late Antiquity and the Early Middle Ages*. Cambridge & New York: Cambridge University Press, 2015. 260 x 184 x 20 mm. 291 p. VIII colour plates, 46 ill. b/w including maps. ISBN 978-1-107-06918-3. Price: £99 hb.[*]

This valuable monograph explores, using archaeological evidence and written, epigraphic and visual sources, the origins and development of colonnaded streets during Late Antiquity and the early Middle Ages and their evolution into critical elements in the public civic and religious life. Although these distinctive urban axes are well known in eastern Mediterranean cities such as Ephesus (the Arkadiane) and Constantinople (the Messe), Dey expands the study to a larger number of eastern as well as western centres and stresses their endurance into post-classical contexts. Dey sets the first stage to the mid-3rd century and particularly to the foundation of Philippolis in 244, but with notable

[*] This work has been supported by the Croatian Science foundation under the project 6095 Croatian Medieval Heritage in European Context: Mobility of Artists and Transfer of Forms, Functions and Ideas (CROMART)

development to be connected with the administrative reforms of Diocletian (284-305), which prompted dramatic changes in the way taxes were raised and spent, leading to huge transformations in the fabric of almost all the Empire's cities. First came a loss of private investment in public urban works and then a more central administration-led expenditure leading to a 'more coherent spatial logic and more closely defined ideological agenda than ever before' (p 10). In imperial capitals such as Antioch and in larger cities like Ephesus the colonnaded street became the preferred focus for public display of honorary monuments and public events and of imperial ceremony and Christian processions. Day traces (using en route a valuable set of plans) the presence of these colonnaded routeways in the topographies of various key cities, including Ravenna, Verona, Giustiniana Prima, Toledo, Tours and Cologne, across the late Roman and early medieval periods, alongside the losses of the old classical monumental fabric and the emergent Christian edifices. There is then clever analysis of cities in the Ummayad Levant (Anjar, Damascus, Gerasa) where such streets could stage public appearances by caliphs and governors; this shows how Muslim authorities were strongly influenced by the architectural vocabulary of the late Roman cityscape. And the last chapter considers Carolingian monasteries and palaces which, as favoured stop-overs for emperors, also reproduced some of these older imperial ceremonial armatures.

While there are some mistakes which show less familiarity with christian architecture matters (such as calling the suburban church of SS Gervasio and Protasio in Pavia as the city's first cathedral (p 181) or locating inside the city SS. Peter and Paul of Toledo, which texts clearly state *in suburbio* – 157), one must highlight Dey's new book as a fresh and interesting approach which offers plenty of new ideas and possibilities for possible reinterpretations of other late antique (and earlier/later) urban realities.

Alexandra CHAVARRIA
University of Padua

Antonio Javier REYES GUERRERO (ed.): *El siglo de Osio de Córdoba. Actas del Congreso Internacional*. Madrid: Biblioteca de Autores Cristianos. 2015. 610 p. ISBN: 9788422017783.

El trabajo del que tratamos recoge las ponencias presentadas en un congreso homónimo que tuvo lugar entre el 28 y el 31 de octubre de 2013. Durante estos cuatro días se dieron cita en la ciudad de Córdoba una importante selección de los más eminentes patrólogos, teólogos e historiadores del panorama internacional para arrojar luz sobre cada una de las etapas de la vida del obispo Osio de Córdoba en relación a los grandes acontecimientos de la historia de la Iglesia de la primera mitad del siglo IV. Las actas se abren con un minucioso semblante sobre Osio a cargo del Excmo. y Rvmo. Sr. D. Demetrio Fernández, Obispo de Córdoba y verdadero impulsor del congreso. A continuación se suceden una serie de ponencias encaminadas a contextualizar la época y las circunstancias en las que se desarrolló el ministerio de Osio. En la primera de ellas, Luís García Moreno dibuja el marco del primer cristianismo bético, analizando concienzudamente la naturaleza de los primeros testimonios históricos y noticias relativas a comunidades de cristianos en la Hispania meridional. Entre otras apreciaciones, el Prof. García Moreno, expone su opinión favorable a la teoría que sostiene un origen norteafricano para el cristianismo bético (pág. 42). Posteriormente, en la aportación titulada "La Córdoba del siglo de Osio" se ofrece un interesante estudio sobre la realidad urbana existente en la Córdoba coetánea a Osio (entre los siglos II y IV). Partiendo de la evidencia material trasmitida a través de la Arqueología y la Epigrafía, sus autores (un grupo de investigadores de la Universidad de Córdoba, dirigidos por Pedro Lacort Navarro, en el que tuve la suerte de participar) analizan los principales hitos arquitectónicos de una ciudad sumergida en un lento proceso de metamorfosis que desembocará en el nacimiento de la *civitas christiana*: Cercadilla, los grandes edificios de espectáculos y su abandono, la progresiva cristianización de la topografía funeraria...

Muy interesante resulta la aportación de Umberto Utro, conservador encargado del departamento de Antigüedades cristianas de los Museos Vaticanos, sobre la colección de sarcófagos constantinianos de temática cristiana conservada en la ciudad de Córdoba. Dichos sarcófagos, provenientes de talleres romanos, son testimonio dinamismo de una aristocracia local cordobesa, tempranamente cristianizada. Utro termina con una interesante reflexión en la que llama a seguir avanzando en la investigación con el fin de encontrar los edificios que, sin duda, debieron albergar dichos sarcófagos, "ricos, espléndidos y dignos de admiración, destinados a ser mostrados, quizás en mausoleos, Iglesias, incrustados en cubículos o arcosolios de cementerios comunitarios (...) ¿podemos suponer que quizás todavía no se han hallado los lugares comunitarios (Iglesias y cementerios) de la Iglesia de Córdoba tras la Paz? Me pregunto si en algún momento surgirán de la nada, como la villa de Cercadilla (...)" (Pág. 115).

El volumen continúa con un exhaustivo análisis sobre el tratamiento que la historiografía contemporánea (desde finales del XVIII hasta nuestros días) ha dispensado a la figura de Osio. La exhaustividad es, sin duda, el calificativo que mejor define la vasta producción bibliográfica de D. Manuel Nieto Cumplido, director del Archivo General del Obispado, de la que el presente estudio no es sino un ejemplo más de la minuciosidad a la que nos tiene acostumbrados este distinguido medievalista. No menos exhaustiva resulta la aportación de Antonino González Blanco sobre los inicios del ministerio pastoral de Osio y su papel en el concilio de Elvira. En él se intenta analizar el grado de influencia que tuvo el prelado cordobés en la redacción de actas conciliares y, además, la importancia que tuvieron dichas actas iliberritanas en buena parte de los concilios ecuménicos que en el futuro presidirá el obispo cordobés (Nicea y Sárdica). El artículo concluye con una recolección de referencias bibliográficas comentadas, utilísima para el estudio de Osio y del Concilio de Elvira.

En "Osio, un obispo en la corte de Constantino", Rita Lizzi Testa, analiza la figura de Osio dentro la corte imperial y su rol como consejero personal y *consistorianus* de Constantino; llegando a la conclusión de que "Osio de Córdoba fue, directa o indirectamente, responsable de algunas líneas clave de la política eclesiástica constantiniana, como se

puede ver a partir de los primerísimos meses después de Puente Milvio" (Págs. 267).

A continuación, encontramos aquellos trabajos que analizan, siguiendo un orden cronológico y desde una óptica más teológica que histórica, la importantísima faceta conciliar de Osio de Córdoba. En el primero de ellos ("Para una relectura de la documentación sobre Osio de Córdoba y la cuestión donatista"), Vittorino Grossi estudia la relación de Osio con respecto la crisis donatista; mientras que los siguientes, se detienen en analizar su actuación, al frente de la ortodoxia católica, frente al partido arriano en torno a la fecha del primer Concilio ecuménico de Nicea ("Nicea y el problema *homoousios*", por Juan José Ayán) y el posterior concilio de Sárdica ("Osio en Sárdica (343): método, doctrina y gobierno", por Patricio de Navascués). En "Calcidio y Osio de Córdoba", Gretchen Reydams-Schils, experta en literatura y filosofía neoplatónica de la Universidad de Notre-Dame, analiza el prólogo de la traducción que Calcidio hace del *timeo* de Platón y en el que dedica la obra a un tal Osio. Tradicionalmente se ha venido pensando que el dicho Osio bien pudiese corresponderse con el Osio cordobés, pero estudios contemporáneos retrasaron la fecha de composición del texto hasta finales del siglo IV-principios del V; quedando así descartada dicha identificación. Un análisis pormenorizado de los mensajes contenidos en tal carta-prólogo y el comentario que Calcidio hace del *Timeo* empujan a Reydams-Schils a adelantar la fecha de la redacción de la obra, volviendo otra vez a valorizar las teorías tradicionales que apuntan al obispo cordobés como destinatario de dicha dedicatoria.

En "La comunión eclesial y la Iglesia de Roma", José Ramón Villar analiza las divergencias en el seno de la Iglesia con respecto la primacía de la sede romana y los problemas creados por las constantes intromisiones de los emperadores en asuntos eclesiásticos que acabaron por minar la unidad eclesial e hicieron florecer los conflictos entre sínodos y obispos. Durante el Concilio de Sárdica (343), presidido por Osio, se tuvieron que tratar muchos de estos aspectos, lo que acabó por ahondar, aun más si cabe, las diferencias entre las Iglesias occidentales y orientales (mayoritariamente arrianas).

Mons. Patrick Descourtieux, en "Osio y los emperadores", nos ayuda a comprender la relación de éste hombre de Iglesia con los diferentes emperadores bajo cuyo reinado se desarrolló su episcopado. El autor analiza las noticias históricas y la correspondencia conservada entre Osio y estos emperadores; sobre todo la valiosa carta que el obispo envía a Constancio, no en vano catalogada como "admirable carta, la más digna, valiente y severa que un sacerdote ha dirigido a un monarca" por el erudito español Marcelino Menéndez Pelayo (1856-1912), en su *Historia de los heterodoxos españoles*.

Los tres trabajos con los que se cierran las actas de este congreso analizan los confusos acontecimientos ocurridos durante los últimos meses de vida de un Osio, ya centenario, que es llamado por el emperador Constancio a Sirmio, donde sus enemigos pretenden obligarle mediante presiones, amenazas e incluso torturas, a aceptar la fórmula de fe arriana. Andrés Sáez Gutiérrez analiza y desgrana cada uno de los testimonios históricos que nos trasmiten lo sucedido aquellos días (Atanasio de Alejandría, Hilario de Poitiers, el *Libellum Precum*…. A continuación, Antonio Reyes Guerrero, editor del volumen y comisario científico del congreso nos presenta la figura de Osio a través de la propaganda luciferiana, más concretamente a través del antes mencionado *Libellum Precum,* escrito a finales del siglo IV por los presbíteros romanos Marcelino y Faustinio, mediante el cual pretenden justificar sus posturas heréticas difamando a personajes como Osio, Potamio de Lisboa o Florencio de Mérida. Desafortunadamente, será ésta mezquina imagen que se da del obispo cordobés (imagen en contradicción con la reverencia y la admiración con que se refieren a él otros autores como Atanasio de Alejandría) la que prevaleció finalmente, manchando para siempre la memoria histórica que la Iglesia hispana (y occidental en general) conservaría de Osio[1]. Muy distinto panorama encontramos en la Iglesia ortodoxa actual y en la católica de rito Oriental, cuyos fieles siguen venerando a Osio como santo confesor, celebrando su memoria cada 27 de agosto. En este sentido, Server Voicou, responsable de la sección griega de la Biblioteca Apostólica Vaticana, cerraba, inicialmente, el presente volumen presentándonos la figura de Osio a través de la tradición hagiográfica e iconográfica de la Iglesias orientales.

El cierre a estas actas lo proporciona un trabajo que no pudo ser presentado en el congreso. Se trata de una breve comunicación en la que Ángel Ventura Villanueva, profesor de Arqueología de la Universidad de Córdoba, intenta poner fin a uno de los enigmas históricos más importantes en torno a la figura de Osio (y por extensión de la historia de la Iglesia): ¿Cuándo y dónde murió el obispo cordobés? Y si finalmente, como afirma la propaganda arriana, abandonó la ortodoxia católica justo antes de morir. El autor logra poner en relación ciertas constituciones legales recogidas en el *Codex Theodosianus* (concretamente del libro IX, 42) con algunos de los datos que nos proporcionan las fuentes históricas relativas a los últimos días de Osio en Sirmio. Ambas fuentes cobran un significado especial y se iluminan mutuamente al confrontarlas y relacionarlas, de forma que el autor llegaa la conclusión de que Osio murió el 27 de agosto de 357 en Sirmio y que nunca se adhirió a las posturas arrianas permaneciendo fiel a la ortodoxia católica. En caso de poder corroborar dicha hipótesis nos hallaríamos ante la prueba final que confirmaría las sospechas de todos los expertos reunidos en Córdoba durante el congreso y abriría la vía hacia la definitiva rehabilitación de la denostada figura del obispo y quién sabe si incluso hasta una eventual canonización.

En definitiva nos encontramos ante una obra importante que, junto a la antología de textos coordinada por J.J. Ayán[2], viene a completar un inexplicable silencio en torno a esta importante y controvertida figura de la tardoantigüedad. Osio de Córdoba trasciende con creces su ámbito local y el de la propia Hispania para desempeñar un papel protagonista en la historia de la Iglesia y del Imperio a lo largo de la primera mitad del siglo IV. Sirva este volumen para hacer justicia y reivindicar su memoria junto con la de toda la cristiandad bética.

Eduardo CERRATO CASADO
Università degli Studi di Padova

[1] Sin ir más lejos, la imagen que sobre Osio presenta el propio Isidoro de Sevilla en su *De viris illustribus* parece en buena medida condicionada por estos infundios luciferianos.

[2] AYÁN, J. J. et alii. (2013): *Osio de Córdoba. Un siglo de Historia del Cristianismo: Obras, documentos conciliares y testimonios,* Madrid: BAC. Reseñada por mí mismo en *Collectanea Christiana Orientalia*, 12 (2015), pp. 307-310.

Peter BROWN, *The Ransom of the Soul. Afterlife and Wealth in Early Western Christianity*, Cambridge (Ma.), Harvard University Press, 2015, 262 p. (ISBN : 978-0-674-96758-8).

En 2012, dans *Through the Eye of a Needle,* Peter Brown – professeur émérite de l'université de Princeton – étudiait la place que l'argent occupait dans l'Église des premiers siècles. En octobre de cette même année, l'historien a été invité à l'Institut für die Wissenschaften vom Menschen de Vienne pour présenter une série de conférences qui ont ensuite été regroupées pour former le livre paru en 2015 sous le titre *The Ransom of the Soul.* Dans cet ouvrage, l'argent se trouve une nouvelle fois au cœur de son analyse puisque Peter Brown s'intéresse ici aux liens entre l'argent et l'au-delà et, plus spécifiquement, aux effets de son utilisation terrestre sur les âmes dans l'autre monde. L'étude concerne essentiellement l'Occident et la période considérée s'étend des années 250 à 700, de l'évêque Cyprien de Carthage au moine Colomban. Contrairement à ce que la thématique de l'ouvrage pourrait laisser penser, *The Ransom of the Soul* n'est en aucune façon un produit dérivé de *Through the Eye of a Needle.* Peter Brown s'en défend en rappelant que l'ouvrage précédent traitait du monde des vivants alors que celui-ci s'intéresse plutôt à la vie après la mort (p. xii). Sur le plan formel, l'ouvrage est de belle facture. Il est composé d'une préface (p. ix-xv), d'une introduction (p. 1-24) et de six chapitres (p. 25-211). On y découvre une table des matières, des remerciements (p. 249-250) et les notes infrapaginales distribuées à la fin (p. 213-247). Les annexes sont très peu nombreuses puisqu'une courte chronologie (p. xvii-xix), une minuscule carte de l'Occident latin entre 250 et 650 précède sobrement l'introduction, ainsi qu'un index fort utile (p. 251-262).

Dans son introduction, Peter Brown expose brièvement l'enseignement de Julien de Tolède, à partir de son *Prognosticon futuri saeculi,* rédigé en 688. Dans ce traité datant de la fin de l'Antiquité, Julien expose le devenir de l'âme après la mort, étape par étape, jusqu'à la résurrection et le Jugement dernier. Cette conception du voyage de l'âme après la mort influença les hommes du Moyen Âge car l'ouvrage s'est révélé être un *best seller.* Le début de la compilation de Julien est composé d'extraits de l'œuvre de Cyprien, évêque de Carthage de 249 à 258. Le choix de Cyprien n'est pas un hasard car il est non seulement l'un des premiers théologiens chrétiens de la vie après la mort, mais aussi un martyr. Julien a reproduit dans sa compilation deux ouvrages de l'évêque de Carthage : l'*Exhortation au martyr adressée à Fortunatus* et *Sur la mort*. Aux yeux de Cyprien, seuls les saints – ou plutôt les martyrs – accédaient directement aux cieux et à Dieu. Les âmes des autres chrétiens – qui n'étaient pas morts en martyrs – se reposaient dans un lieu de rafraichissement où transitaient les âmes défuntes – le *refrigerium* – en attendant le Jugement dernier et ce dès les II^e^ et III^e^ siècles. À l'époque de Tertullien, on pensait que les âmes des chrétiens patientaient jusqu'à ce qu'elles soient réunies à leur corps. Entre le III^e^ et le VII^e^ siècle, les âmes en attente progressent pour finalement connaître un voyage individuel et personnel vers le paradis, qui dépend des mérites et des fautes de chacun. L'ouvrage montre comment les théologiens chrétiens ont imaginé le voyage des âmes dans l'au-delà, siècle après siècle. L'une des problématiques majeures de *The Ransom of the Soul* est celle de la naissance de l'individualité en Occident.

Le premier chapitre – intitulée "Memory of the Dead in Early Christianity" – est consacré à l'étude du concept biblique de *trésor dans les cieux,* en le reliant à la façon dont on commémorait les morts au début du christianisme (p. 25-56). Dès le début de l'ouvrage, l'historien revient sur l'histoire du jeune homme riche, auquel Jésus aurait vivement conseillé de renoncer à tous ses biens de façon à obtenir « un trésor dans les cieux » (Matthieu 19, 16-22 ; Marc 10, 17-22 ; Luc 18, 18-22). Ceux qui pratiquent l'aumône sur terre créent de nouveaux croyants. De même, d'autres extraits bibliques montrent que Jésus annonce que ceux qui font des dons sur terre, se construisent une demeure dans les cieux. C'est le cas de Deusdedit, un humble cordonnier qui en 594 d'après l'évêque de Rome, Grégoire le Grand, donnait chaque samedi le surplus de ses maigres gains aux pauvres. Dès lors, le donateur créé une double relation : verticale avec Dieu et horizontale avec les pauvres. Pour étudier la pratique de la charité, Peter Brown invoque plusieurs sources chrétiennes, notamment celle du Pasteur Hermas, datant d'environ 140, qui montre que les funérailles étaient un moment de solidarité, l'aumône aux pauvres n'étant pas oubliée, car les pauvres et les morts étaient associés, dépendants les uns comme les autres, du soutien des fidèles. De même, l'auteur utilise les inscriptions des années 250-300 qui figurent dans les catacombes de Saint-Sébastien à Rome, s'intéressant aux repas de commémoration des morts – les *refrigeria* – qui permettaient aux âmes de ces morts de patienter. Les saints deviennent dès lors des intercesseurs, puis des patrons. Les sources manichéennes traitent aussi des pratiques mémorielles à l'égard des morts ainsi que de la protection de leurs âmes. Ce chapitre révèle que tous ces rites ont pour unique objectif de protéger l'âme dans son passage d'un monde à un autre. À cette époque, Peter Brown montre que l'écart social entre les chrétiens riches et pauvres s'est creusé à mesure que la société romaine s'est convertie au christianisme. Dès lors, les pratiques mémorielles sont devenues davantage ritualisées.

Le chapitre suivant fait un saut chronologique d'un siècle pour se retrouver en Afrique du Nord (p. 57-82). Augustin d'Hippone est au cœur de ce deuxième chapitre intitulé "Visions, Burial, and Memory in the Africa of Saint Augustine". On apprend dans celui-ci que les rituels chrétiens de commémoration des morts comprenaient l'aumône, la célébration de l'Eucharistie et les prières. Les questionnements de la communauté chrétienne au sujet de la vie après la mort ont poussé l'évêque d'Hippone à s'intéresser à ces problèmes. Vers 420, le jeune notaire de l'évêque Evodius d'Uzalis mourut. Son décès attrista de nombreuses personnes, notamment l'évêque Evodius. Plusieurs personnes de la communauté d'Uzalis rêvèrent de lui. Une veuve vit en songe son palais dans les cieux qui se construisait et il apparut aussi à un moine, affirmant avoir d'ores et déjà été reçu par le Christ, étape nécessaire avant l'accès au paradis. L'évêque d'Uzalis écrivit à Augustin afin de savoir si ces rêves signifiaient notamment que toutes les bonnes âmes qui mouraient étaient automatiquement reçues par le Christ. Evodius voulait savoir si certains de ces rêves pouvaient fournir des indications sur le voyage des âmes après la mort. La réponse de l'évêque d'Hippone est sans appel : un rêve ne pouvait informer sur le devenir des âmes. La lettre d'Evodius montre que l'évêque d'Uzalis avait une conception quasi-néoplatonicienne de l'âme. Cet épisode montre que pour l'évêque d'Hippone, ce dont les

chrétiens les plus pieux rêvaient n'était pas nécessairement ce qu'ils obtiendraient dans l'autre monde. Peter Brown revient aussi sur la correspondance de Paulin de Nole avec Augustin, notamment en ce qui concerne l'inhumation de Cynegius. Flora était une chrétienne qui vivait sans doute en Afrique. Lors d'un voyage qu'elle réalisait accompagnée de son fils, Cynegius, ce dernier décéda à Nole et Flora demanda à Paulin qu'il soit inhumé dans le sanctuaire de saint Félix, *ad sanctos*. Augustin signifia à Paulin que cette inhumation ne permettrait pas à Cynegius d'accéder plus rapidement au paradis. L'auteur revient aussi sur la mort de Monique, la mère d'Augustin, qui décéda à Ostie en 387, et fut inhumée sur place. Elle avait renoncé à rejoindre son époux, estimant que les pratiques mémorielles suffiraient au salut de son âme.

Le chapitre 3 – "Almsgiving, Expiation and the Other World : Augustine and Pelagius (410-430)" – montre qu'Augustin a évolué à partir de 410, en réaction aux écrits de Pélage (p. 83-114). Au cœur du conflit entre Augustin et le moine Pélage étaient la nature humaine et la notion de péché. Ce débat entraînait des discussions sur le plan socio-économique, notamment en ce qui concerne les riches et les pauvres, mais aussi des considérations théologiques, au sujet du salut de l'âme. L'évêque d'Hippone reliait dorénavant le don à l'expiation des péchés quotidiens, en faisant de l'aumône régulière l'essence de la vie chrétienne, alors que le moine breton considérait pour sa part que le pardon des péchés ne pouvait se faire qu'à travers le renoncement.

Les trois derniers chapitres sont consacrés à un autre espace géographique – la Gaule – et à une autre période – les V^{e} et VI^{e} siècles –, dans un monde bouleversé par l'avènement des royaumes barbares. Le chapitre 4 – "Penance and the Other World in Gaule – met notamment l'accent sur les prédicateurs dans les milieux monastiques de Lérins, mais aussi Salvien de Marseille, Faustus de Riez ou encore Césaire d'Arles. Peter Brown se demande si le monastère de Lérins est à l'origine de ces discours ou à l'inverse, sa conséquence. Par leurs sermons, ces prédicateurs ont mis l'accent sur la notion de Jugement dernier et les sanctions divines, rendant nécessaire une complète pénitence (p. 115-147). Dès lors, les dons aux monastères et aux Églises permettaient aux riches d'obtenir la vie éternelle. Les rois francs étaient chargés de relayer ce message car les péchés des membres de la communauté pouvaient entraîner la colère de Dieu sur tout le royaume. En effet, en 585, le roi Gontran de Bourgogne émit un édit imposant le respect des principes chrétiens par tous, de façon à éviter la colère de Dieu.

Le chapitre suivant est consacré à l'évêque Grégoire de Tours et intitulé "The Other World in This World : Gregory of Tours" (p. 149-179). Influencé par Lérins, ce dernier est convaincu de la venue prochaine du Jugement dernier. Grégoire de Tours souligne que le souci envers les pauvres était une excellente façon d'obtenir le pardon divin et à l'inverse le fait de ne pas se soucier des pauvres entraînait la colère de Dieu. L'évêque considérait que l'intercession des saints était nécessaire à l'obtention du pardon divin et en conséquence, les Églises ont connu un enrichissement massif. Les multiples miracles divins répertoriés dans les écrits de Grégoire de Tours sont autant de façon de mettre en garde sur cette imminence du Jugement, prouvant la proximité des saints et de Dieu avec les vivants.

Enfin, l'épilogue de l'œuvre intitulé – "Colombanus, Monasticism and the Other World" – présente le rôle joué par Colomban dans le Nord de la Gaule (p. 188-211), personnage considérablement influencé par Jean Cassien. Les saints ne sont plus les intercesseurs divins privilégiés offrant l'accès à la vie éternelle et sont dorénavant remplacés par les couvents, qui deviennent les « antichambres de l'au-delà » ("antechambers to the after life") (p. 201). Alors que depuis de longs siècles, les rites ecclésiastiques permettaient de cimenter les relations entre les vivants et les morts, ce sont désormais les donations et les prières perpétuelles qui assurent cette fonction à partir de 650. Les nouveaux saints sont les moines et les moniales des couvents, devenus les intercesseurs pour le voyage des âmes. Dorénavant, le monde du début du Moyen Âge est dominé par « la notion de péché, de punition et de récompense » (p. 206).

Loin d'être un produit dérivé du précédent, *The Ransom of the Soul* est en réalité son complément indispensable. Signalons enfin qu'une traduction française de l'ouvrage, par Christophe Goddard, chercheur au CNRS spécialiste de l'Antiquité tardive, a paru en avril 2016 aux éditions Belin, sous le titre *Le prix du salut. Les chrétiens, l'argent et l'au-delà en Occident (III^{e}-VII^{e} siècle)*.

Ariane BODIN
Université Paris Ouest Nanterre La Défense 10

Isabelle CARTRON, Fabrice HENRION & Christian SCULLIER (éd.), *Les sarcophages de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion, Actes des XXX^{e} Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Bordeaux, 2-4 octobre 2009*, Bordeaux, 2015 (*Aquitania*, supplément 34), 634 p., 337 fig. NB et couleur, ISBN 2-910763-40-4.[*]

Le volumineux (634 pages pour 2,900 kg !) et opulent volume des *Actes des XXX^{e} Journées internationales d'archéologie mérovingienne* reflète d'emblée l'engouement suscité à la fois par cette réunion, qui marquait les noces de perle de l'AFAM (Association française d'archéologie mérovingienne), et par un sujet : le sarcophage, en l'occurrence d'époque mérovingienne. Les trois éditeurs ont rassemblé les contributions de 86 auteurs (!), eux compris – une petite portion de l'audience abondante du colloque tenu en octobre 2009 au Musée archéologique de Bordeaux, signe de la vigueur dynamique des travaux engagés en Aquitaine sur l'archéologie (et l'histoire) de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge – ce dont témoignent aussi les avancées de l'équipe CARE-Aquitaine que coordonne Isabelle Cartron. Mais revenons aux sarcophages, qui ont suscité l'adhésion en nombre impressionnant de chercheurs et d'amateurs ; c'est une des caractéristiques attrayantes de l'AFAM que la souplesse de l'accueil et la démocratie de sa pratique associative, loin des crispations et ambitions universitaires et institutionnelles parfois clivantes. On croisait à Bordeaux – et c'est heureux et rare – une multitude d'archéologues praticiens de l'archéologie préventive (œuvrant pour l'Inrap, les collectivités territoriales, les opérateurs privés) cohabitant en bonne entente avec des universitaires, des chercheurs du

[*] This work has been supported by the Croatian Science foundation under the project 6095 Croatian Medieval Heritage in European Context: Mobility of Artists and Transfer of Forms, Functions and Ideas (CROMART)

CNRS, des gestionnaires de l'état (DRAC-SRA), des membres d'associations proches, des amis de la discipline ou de la période, et beaucoup d'étudiants, bordelais pour l'essentiel. L'AFAM est une association internationale qui attire maints membres belges, allemands, anglais, suédois, etc… outre le vice-président Laurent Verslype, la présence d'Alain Dierkens (ULB) et de Laure-Anne Finoulst, alors en post-doctorat au FNRS, sont la caution internationale (belge) de ces actes sinon centrés sur la France et logiquement dans le volet des actualités de la recherche sur le Sud-Ouest de la même France. Cette présence nous vaut les inspirantes conclusions du premier (p. 463-469) et une extension de l'étude des sarcophages jusqu'au Bénélux par la seconde.

L'ouvrage débute par les remerciements du triumvirat présidentiel de l'AFAM, l'introduction des éditeurs et une mise au point historiographique (par Gilbert-Robert Delahaye, chercheur « historique » enthousiaste). Suit le discours méthodologique (de Fabrice Henrion), qui insiste très justement sur l'intégration des dernières données et méthodes d'expertise pétrographique, l'identification des carrières, les observations morphologiques et technologiques, les traces d'outils permettant d'affiner les typologies, les chronologies, de préciser comment se sont faits l'extraction, la taille, l'ornementation (ou pas), le transport sur de grandes ou plus courtes distances, etc. Le sarcophage atteint ainsi le statut d' « objet heuristique », propice à la menée de découvertes scientifiques variées, rendues possibles par le croisement des données – et, on le voit aussi à de multiples reprises plus loin dans le volume, des méthodes scientifiques incluant les analyses en laboratoire pour l'identification du matériau lithique. On ajoutera le plaidoyer d'Yves Gleize p. 379-394) pour l'approche archéo-anthropologique qui a le mérite de re-lier contenant et contenu – très souvent il est vrai en piètre état de conservation.

Un des apports les plus significatifs de ce volume est l'ample ensemble des (très) brefs *Bilans régionaux* (p. 47-205), des états de la question, où chercheurs ou équipes plus nourries identifient, recensent et cartographient, puis analysent rapidement les sarcophages par grands espaces (en gros les régions administratives de 2009, qui viennent pour certaines d'être regroupées par une réforme). Les cartes normalisées et très claires sont didactiquement édifiantes, tant la masse du matériel conservé, qui nécessite – on le souligne dans presque tous les textes – des études renouvelées selon les protocoles actuels, est impressionnante. Signalons là le seul « couac » éditorial de l'ouvrage : la contribution sur les sarcophages d'origine lorraine apparaît deux fois sous deux formes différentes (p. 97-108, version longue ; p. 213-216, version courte), avec la même carte… Quoi qu'il en soit, ces 150 pages constituent dès à présent le socle indispensable des recherches futures, car ce colloque riche, aux abondantes retombées, est bien loin d'avoir fait le tour des questionnements ou répondu à tous les problèmes soulevés.

La section suivante (p. 217-255) aborde le problème du *choix des matériaux : de la caractérisation à la diffusion*, pour des sarcophages en pierre, en marbre ou en plâtre. Suit une vision sur le travail effectué sur l'objet, cuve et couvercle, *De la taille au décor* (p. 256-325), qui englobe gravures, sculptures, rapport avec le texte de l'épitaphe ou endotaphe des défunts, taille maîtrisée évoquant le bois et le métal, travail délibéré transmutant la matière lithique… Viennent ensuite quelques études de cas resituant les *Sarcophages en contexte* (p. 327-430) : sont-ils visibles hors sol, marqués en surface ? comment sont-ils utilisés dans une nécropole, un lieu de culte ? Met-on en pierre comme on met en terre ? Quid de l'origine, des importations sur un site donné ? Que recouvre la problématique des remplois *in situ* qui maltraitent parfois les contenants ? En quelques pages, toutes les questions que pose dans les faits et sur le terrain la volonté d'améliorer, de renouveler le regard sur l'ensemble des sarcophages en pierre ou en plâtre d'un espace funéraire particulier – ce qu'illustrent huit exemples dispersés dans toute la France. On trouve juste après la section intitulée *Le sarcophage : réutilisations et conservation* (p. 431-469) et les conclusions déjà évoquées.

La dernière partie du volume est consacrée comme à l'accoutumée dans les réunions de l'AFAM aux actualités de la recherche archéologique dans la région proche du siège des Journées, ici sous le titre *Recherches récentes sur le haut Moyen Âge dans le sud-ouest de la France*, p. 473-634. Un utile bilan historique renouvelé l'introduit (par Christine Delaplace, p. 473-480). On y reparle d'archéologie funéraire voire de sarcophage dans quatre articles, dont celui qui fait le point sur l'inventaire en cours des sites funéraires aquitains. Deux nouveaux édifices de culte haut-médiévaux sont également évoqués, à Bordeaux et à Périgueux (Saint-Jean-Baptiste de la cité) – certains participants ont d'ailleurs pu bénéficier sur place des explications captivantes par Hervé Gaillard pour ce bâtiment très original, lors de l'agréable excursion post-colloque. On notera aussi l'apport clef de la thermoluminescence à la datation des céramiques architecturales de la crypte de Saint-Seurin de Bordeaux. Sans oublier la céramique et les indispensables fibules mérovingiennes qui ferment le rang.

Travail d'équipe assurément harassant, l'édition de très belle qualité de ce gros et beau livre doit être louée pour ce qui devrait être le nouveau « must-have », comme disent nos collègues Outre-Manche, pour tous les adeptes de la période « mérovingienne » comme pour les amoureux, nombreux, des sarcophages qui sont loin d'avoir livré tous leurs secrets les plus inavouables. Le colloque était foisonnant, ses actes très réussis l'illustrent pas à pas avec bonheur (malgré le poids, sans doute destiné à renforcer les triceps du lecteur en plus de son cerveau…).

Pascale CHEVALIER
Université Blaise-Pascal – Clermont-Ferrand 2 / UMR 6298-ARTeHIS

Flocel SABATÉ y Jesús BRUFAL (dirs.): *Arqueologia Medieval: Els espais sagrats* (Serie Agira, VII). Lleida: editorial Pagès, 2015, 296 p. ISBN: 978-84-9975-693-6.

Flocel Sabaté y Jesús Brufal dirijen un interesante trabajo que reúne las ponencias presentadas en el Curso Internacional de Arqueología Medieval del 2014, organizado por el grupo de investigación *Espai, Poder i Cultura* (2014-SGR 665) de las Universidades de Lleida y Rovira i Virgili. La colección Agira (bautizada así por ser el nombre islámico de la localidad ilerdense de Algerri, sede de los cursos) suma, con ésta, siete monografías desde que se inaugurase en 2007. De esta forma, cursos internacionales, colección

Agira y la ineludible cita anual de los International Medieval Meeting (que llevan celebrándose desde 2011) han convertido a la ciudad de Lleida y al grupo *"Espai, Poder i Cultura"* en todo un referente internacional en lo que a Arqueología Medieval se refiere. Sin duda, una iniciativa pionera en el ámbito español que ha logrado erigirse en un importante espacio de debate para los especialistas en Arqueología Medieval.

Cada uno de los volúmenes de la colección Agira trata monográficamente algún aspecto temático sobre el que diferentes expertos aportan su particular visión a través de la información generada durante sus investigaciones. En el caso que nos ocupa, el tema elegido es "los espacios sagrados". No cabe duda de la importancia que el espacio sagrado tenía para la sociedad medieval. En ella, la religión impregnaba todos y cada uno de los aspectos cotidianos en la vida de sus habitantes. Pero está omnipresencia de la religión se materializaba, sobre todo, en aquellos lugares dedicados al encuentro entre el creyente y Dios; es decir, en aquellos edificios destacados que debían contar con ciertas características formales que los habilitaran para ser escenarios de la liturgia. Se trata de un fenómeno que, en el caso de la Península Ibérica, adquiere un especial significado si tenemos en cuenta la cohabitación de las tres grandes religiones del libro en el mismo marco temporal y geográfico. En efecto, cristianismo, islam y judaísmo desarrollarán una arquitectura sacra propia, cuyas características formales dependerán de los diferentes modos de entender el espacio sagrado y, sobre todo, de los usos y actividades que se permitan hacer en dicho espacio.

Tras un breve preámbulo de Jesús Brufal en el que se realiza una oportuna introducción al tema (p. 7-11), la monografía entra en materia con un importante trabajo de Alexandra Chavarría sobre las Iglesias de la Hispania tardoantigua como lugares de sepultura (p. 13-45). La importancia que los cristianos otorgaban a la muerte y al concepto de parousia ha hecho que, desde sus comienzos, iglesias y sepulturas permanezcan íntimamente ligadas para el cristianismo. Chavarría examina la legislación eclesiástica al respecto y continúa analizando la relación existente entre tumbas y templos en función de si éstos se encuentran en el interior de las ciudades (catedrales), en las áreas suburbanas (las más utilizadas con fines funerarios) o en las zonas rurales. El estudio termina con un análisis de las relaciones espaciales de las diferentes tumbas que permite establecer que su ubicación en el interior de las mismas no era casual, *"sino dictada por la posición del difunto en el universo cristiano local"* (p. 39). El texto, siempre conciso, está acompañado de un valioso aparato gráfico, realizado *ex profeso* para el artículo, que permite cotejar las afirmaciones de la autora con las plantas de las diferentes iglesias y la ubicación de las sepulturas que se le relacionan.

A continuación, Emile Alexandre presenta un interesante artículo titulado *"L'étude des espaces sacrés en Ecosse: le cas des cercles de pierres et des premières fondations monastiques"* (p. 47-54), en el que demuestra la relación de osmosis que podemos establecer entre las tipologías arquitectónicas de los santuarios protohistóricos y las primeras instalaciones monásticas de Escocia.

El bloque temático de cristianismo se cierra con el trabajo de Julia Sarabia sobre el paisaje funerario en torno al *hinterland* del yacimiento hispanovisigodo de El Tolmo de Minateda (p. 55-80); y el que Iñaki Martín Viso, dedica a la relación existente entre red eclesiástica y sepulturas en el territorio centro-oriental de la Península Ibérica (p. 81-114).

El bloque sobre islam se abre con tres trabajos que versan sobre el fenómeno de los ribats (o rábidas); complejos religiosos fortificados habitados por religiosos musulmanes; es decir, estableciendo un paralelismo bastante simplicista, el equivalente islámico a los complejos monásticos cristianos. Como señala Joan Negre en el primer de ellos (p. 115-134), se trata de edificios polifuncionales: escenifican la presencia del estado omeya en lugares de frontera a la vez que sirven de punta de lanza para la islamización del territorio y lugar de peregrinación. Del mismo modo, cumplen con tareas comerciales al erigirse como puntos de referencia a lo largo de las rutas. Este autor analiza la presencia de este tipo de instalaciones monásticas en el territorio del delta del Ebro, mientras que Rafael Azuar nos ilustra con el caso particular de la Rábida de Guardamar, en la provincia de Alicante (p. 135-150). En éste segundo trabajo, Azuar presenta un resumen de las diferentes campañas de excavación que él mismo dirigió entre 1984 y 1996 en los restos de unas instalaciones que antaño desempeñaron un papel fundamental en la economía y el desarrollo de este territorio rural alejado de los centros de poder del califato. El tercero de los trabajos dedicados Ribats viene firmado por Rosa y Mario Varela Gomes (p. 151-176). En él, analizan el caso particular del yacimiento portugués de Castelo de Arrifana (Algarve), realizando un amplio recorrido que incluye desde las fuentes literarias referidas al citado monasterio fortificado, hasta una completa seriación crono-tipológica de las cerámicas documentadas durante su excavación.

Para terminar, Carmen González presenta un avance de su tesis doctoral (recientemente defendida en la Universidad de Córdoba) en el que ofrece un resumen del estado de la investigación arqueológica sobre las pequeñas mezquitas urbanas de al-Andalus (p. 177-194). La importancia de la contribución de Carmen González reside en la novedad de su tema de investigación: El auge de la Arqueología de urgencia que vino de la mano del boom inmobiliario que hemos vivido en España hasta hace pocos años ha generado una cantidad ingente de información arqueológica que difícilmente podrá ser asimilada por las generaciones venideras de arqueólogos. En el caso de Córdoba, capital de al.Andalus, dichas intervenciones sacaron a la luz algunas estructuras que han sido interpretadas como restos de pequeños oratorios de barrio. Estas mezquitas secundarias, mencionadas en las fuentes, han vivido siempre bajo la sombra del esplendor de la aljama o gran Mezquita cordobesa. Es por ello, que González realiza un recorrido a través de los ejemplos constatados de este tipo de edificios, ofreciendo una actualización del trabajo que Basilio Pavón dedica a las mezquitas hispanas en su *Tratado de arquitectura hispanomusulmana* (tomo IV); pero trascendiendo el mero análisis arquitectónico del los edificios para sumergirse en cuestiones de índole social, económica, territorial...

El volumen, continúa, en orden cronológico con dos intervenciones que se centran en plena Edad Media. Ambas giran en torno al monasterio de san Pedro de Arlanza (Hortigüela, Burgos). En la primera de ellas, Felix Palomero, analiza arquitectónicamente el conjunto monástico de estilo románico y su influencia en la construcción de otras iglesias cercanas, como la de san Quirce (Los Ausines, Burgos), para concluir que, a pesar de las evidentes similitudes y paralelismos, ambas obras pertenecen a distintos talleres de artesanos, aunque, indudablemente, las características

formales de san Quirce se ven fuertemente influidas por las del monasterio de san Pedro (p. 195-242). Acto seguido, Irene Palomero y Alberto Polo presentan una propuesta didáctica centrada en las posibilidades pedagógicas que podría tener la puesta en valor del citado complejo monástico y su visita por parte de escolares de todos los ciclos educativos (p. 243-258).

Los espacios religiosos dentro del mundo judío quedan representados en este volumen con el trabajo de Ricardo Izquierdo (p. 259-284). El autor comienza con un tratando, de forma general, toda la variedad de espacios sagrados que existen para la comunidad hebrea: la sinagoga, el cementerio, la *mikve* o sala de baños rituales, o, incluso, la propia vivienda, lugar sagrado en el que se desarrolla la liturgia del *shabat* o descanso semanal y otras fiestas religiosas de gran importancia como la Pascua (*Pésaj)*, *Hanukkah*, o la fiesta de las tiendas (*Sukkot*). El trabajo termina con una revisión de los diferentes ejemplos arqueológicos de este tipo de edificios sagrados que han sido, hasta ahora, encontrados en España (básicamente en las ciudades de Córdoba, Toledo y Girona).

El volumen se cierra con la contribución de Ieva Reklaityte sobre la excavación en un sector de necrópolis mudéjar de la villa de Muel (Zaragoza) (p. 285-296). Los análisis de radiocarbono aportan una datación comprendida entre finales del siglo XV y principios del XVII. Se trata de una mirada a través de las costumbres funerarias de una de las minorías religiosas de la España moderna, periodo un tanto alejado del marco cronológico en que solemos desenvolvernos los medievalistas, pero no por ello menos interesante desde un punto de vista histórico.

Eduardo CERRATO CASADO
Università degli Studi di Padova

Federico MARAZZI, *Le città dei monaci. Storia degli spazi che avvicinano a Dio*, Jaca Book, Milano, 2015, pp. 416, ISBN: 978-88-16-41292-7.

Le città dei monaci. Storia degli spazi che avvicinano a Dio is a book written by an Italian archaeologist Federico Marazzi, published in 2015 in Milan. Even though its title reveals the content, the author states in *Introduction* that its purpose is not to present the monkhood history or the architecture of the monasteries, which have already been written about in numerous works, but to enable understanding of the concept, realization and use of the monastic space in the period between the 4th and 12th centuries.

The book is divided into eight chapters. The first seven chapters feature the development of the religious thought and monastic architecture from the Late Antiquity to the second half of the 12th century in chronological order, using written sources, historical data, and material evidence. The final chapter titled *Findings* summarizes the entire book in ten chapters. The book contains a large number of black and white illustrations that facilitate tracking the text.

In the first chapter, the author writes about the affirmation of Christianity in the Roman Empire, while stating the most important events, such as the Edict of Milan (313 AD), the First Council of Nicea (325 AD) and the declaration of Christianity as the licit religion of the Empire (387 AD). At the time, cities were the backbone of the Empire and the foundation for the expansive spread of Christianity. However, in the eastern Mediterranean, monks retreated into the desert to pursue complete seclusion and renunciation of material goods and devote their lives to prayer. The author states that the term "retreat from the world" is almost always associated in literature with the retreat from cities, and stresses that he sees in this concept primarily the act of achieving physical and mental state characterized by the absence of earthly qualities. Religious orders became an alternative model of urbanity, and were made of people of similar beliefs and headed by the so-called *maestro*, while life took place according to precise rules. The author also specifies prominent figures of the time, whose works made them role models to many: John Chrysostom, Symeon the Stylite, Basil of Caesarea etc.

In the second chapter, divided into three parts, the author writes about the places and functions of the first monasteries in the Eastern Roman Empire. The first part describes people, space and atmosphere of early monasteries, using contemporary texts. The author emphasizes the tranquility and contemplation, distinguishing at the same time between space for cenobites (who lived a strictly defined community life, but in pleasant conditions) and eremitic monks (who lived a prayer-focused life, as hermits in extreme conditions). In the second part, he writes about the economic management of these monasteries, the production, and exchange of goods. By studying contemporary texts, the writer has gained insight into the content of the monasteries, and he points out to gardens, orchards and craft workshops. The final section of this chapter provides the reader with examples of monasteries in Egypt, Palestine, Jordan and Syria, with the description of their space and function.

The following chapter deals with the first monasteries of the Western Empire. It begins with the story of pagan Rutilius Claudius Namatianus, who in the song "De Redit Suo" testifies about the appearance of people who, inspired by spiritual ideals, renounce worldly life, and retreat to the islands. The author provides the reader with an example of monasteries on the islands Lerins (still in function) and states that the islands in the west were used by the monks for the same purpose as the deserts in the east of the Empire. This is followed by a piece on Saint Jerome, his stay in Rome and the conversion of people to ascetic life. He then writes about the monasteries that were created by incorporating the existing villas, such as Saint Andrew's Monastery founded by Gregory the Great in Rome, at the site of the birth house. Apart from the monasteries made on top of the existing structures, the author mentions the ones made *ex novo*, such as Saint Sebastian's Monastery in Alatri. At the end of the chapter, it is stated that at the time, monasteries were required to abide by a large number of different rules, such as Rule of Saint Augustine, Fructuosis of Braga and Benedict of Nursia.

The fourth chapter builds on the previous one and deals with the oldest rules in the west, keeping up with their origin, meaning, function, and authors. Having studied the contents of these rules, the author sought to discover the function and contents of monastic complexes (orato-

ry, refectory, dormitory, section for the pilgrims etc.) and methods of their use, as well as describe religious life and daily duties. The rules with their standards and norms governed life inside the monastery. They prescribed activities and goals of religious life, but, as the author points out, did not provide guidelines for the organization of the monastery space.

The fifth chapter consists of seven parts and deals with early medieval monasteries. The first part of the chapter describes Irish and British monasteries, which were characterized by a strict ascetic life. Irish monastery Skellig Michael and Scottish Iona are highlighted as examples. In the second part, the reader learns more about the Frankish Kingdom between 600 and 700, and the third part is linked to the Merovingian dynasty. According to the author, it was the time of introduction of certain novelties in monasteries, such as the development of the political relationship between a monastery and a profane patron. It was also the time of the construction of a large number of new monasteries, and the author traces their organization and contents. The fourth and fifth chapter inform us about the Lombard era in Italy. In addition to the historical context that is based on the writings of Paul the Deacon, the author presents descriptions of the most important investments of the Lombard aristocracy, such as the Monastery of San Salvatore in Brescia and Tempietto in Cividale. The fifth segment talks about the Byzantine complexes which appeared between the sixth and ninth century on the Apennine Peninsula, with an emphasis on Ravenna, Rome, Naples and south of the peninsula. The last section of the chapter is devoted to the Iberian Peninsula in the period between the fifth and eight century that was marked by the Visigoths' presence. The author refers to the acceptance of Catholicism (and the rejection of Arianism), which largely influenced the religious life and monastic architecture.

The sixth chapter, dedicated to the Carolingian era, is the most extensive one. It begins with the historical overview of the most important events that marked the end of the rise of Merovingian and Carolingian dynasties. It underlines the radical evolution of monasteries, as well as their significance. The rulers interfered in church matters and had a monopoly over the establishment and management of monasteries. The monasteries represented power, wealth, intellectual achievement and spiritual strength of religious life, but also the entire country. They were required to contribute not only to the spiritual, but also military needs of the Frankish Kingdom (and later Empire). The author stresses the importance of *Admonitio Generalis* capitulary and reformer Benedict of Aniane. Furthermore, he describes a tendency to imitate the Roman model, (*mos Romanus*) and introduce a new, processional liturgy. Some of the prominent monasteries are Centula, Fulda, San Vincenzo al Volturno and Saint Denis. The chapter ends with a detailed analysis of the ideal plan of St. Gallen that represents the pinnacle of early medieval monasteries, with a deliberate arrangement of numerous functions.

The seventh chapter builds on the aforementioned plan of St. Gallen, comparing it with monasteries such as Fulda and Centula. In the second section, the author traces the development of the cloister as one of the key parts of the monastery, and in the third the development of the prestigious Cluny Abbey. He names its most important abbots (such as Odilon and Hugo), describes the individual parts of the complex and highlights the novelties, for example *galilea*. In the end, he writes about the revival of urban areas in the twelfth century, as well as the emergence of new religious orders and rules, and consequently new monasteries. This period then marks the end of his extensive research.

The final chapter is also the shortest one. In merely ten pages, it outlines the most important parts of the earlier chapters, briefly tracing the development of the notion of monasteries between the fourth and twelfth centuries.

Therefore, the author studies the organization of monastic spaces, depending on the different functions they served throughout the time (noted for their religious, political and production functions). Using written and material evidence and organizing it chronologically and systematically, Marazzi consolidates all available knowledge in this elaborate work, using an interdisciplinary approach. Accordingly, this book is an instructive and valuable contribution to the study of the development of the notion of monasteries and religious life and their interrelationship with the outside world throughout the first eight centuries of their existence, and is suitable for humanities experts, as well as interested wider audience.

Petra ŽUPAN
University of Zagreb

Isabelle RÉBÉ, Claude RAYNAUD et Philippe SÉNAC (dir.), *Le premier Moyen Âge à Ruscino (Château-Roussillon, Perpignan, Pyrénées-Orientales). Entre Septimanie et al-Andalus (VII^{e}-IX^{e} s.), Hommages à Rémy Marichal*, Lattes, 2014, (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 35), 356 p., figs b/n (ISBN: 978-2-912369-30-7).

Ruscino, uno de los yacimientos urbanos más emblemáticos del Roussillon, entre *oppidum* protohistórico y capital de condado carolingio, pasando por una colonia de derecho latino. El conocimiento que se tiene de este paradigmático conjunto lo debemos al arqueólogo Rémy Marichal, desaparecido prematuramente en 2007, a él le dedicó lo mejor de su persona y ciencia. Colegas, amigos, y de forma muy especial su esposa, Isabelle Rébé, han recuperado las excavaciones que llevó a cabo Rémy Marichal, el fruto de la continuidad de éstas y ofrecen los resultados más importantes de *Ruscino* en este volumen a él dedicado. Las etapas finales de transformación y continuidad son presentadas con todo lujo de detalles ofreciendo un panorama absolutamente rico para comprender este periodo en la región del Roussillon. *Ruscino* e *Illiberis*/Elna (sede episcopal a partir del siglo VI), parecen dos sedes enfrentadas, una la administrativa, otra la eclesiástica, inmersas en un contexto geopolítico especialmente dinámico y facetado en la alta Edad Media, entre los siglos VIII y IX, entre árabes y carolingios, surgidas en un mundo ambivalente, el de los francos y visigodos.

Despues de un *Avant-propos* redactado por Isabelle Rebé donde expone las intenciones de la obra y de un *In memoriam* en recuerdo de Rémy Marichal, de la mano de Philipe Sénac se entra de lleno en el estudio de Ruscino.

La primera parte se ocupa *De l'abandon de l'oppidum à l'occupation du haut Moyen Âge*, con dos capítulos debidos

a Ph. Sénac: *Chapitre 1. Les sources historiques* y el *Chapitre 2. Historiographie et questions archéologiques*, que permiten situar *Ruscino* en el contexto histórico y arqueol**ógico** regional, incidiendo en los problemas del abandono de la colonia romana y los aspectos tafonómicos de su ocupación.

La segunda parte de la obra entra ya de lleno en los resultados arqueológicos de la ocupación medieval temprana: *Les contextes archéologiques du haut Moyen Âge*, redactados bajo la responsabilidad de I. Rebé, junto con un abultado número de investigadores que han colaborado en las excavaciones del yacimiento y en el estudio de los diferentes contextos y elementos, como por ejemplo Ph. Brunner, entre otros muchos. En el *Chapitre 3. Les silos, fosses et puits*, se estudian 8 fosas, 6 silos, 1 pozo y el caso específico de un *dolium*, todos ellos colmatados ofreciendo una variada gama de materiales que sin duda amplían y profundizan en la tipología hasta ahora conocida. Siguen los *Chapitre 4. Les niveaux d'occupation* y *Chapitre 5. Les sépultures et restes humains*; confirmándose la ocupación de los siglos VII al IX y con la aparición de sepulturas 'anómalas' como viene observándose ya desde hace un cierto tiempo en varios yacimientos de esta cronología. Es necesario recalcar que se han realizado abundantes dataciones de Carbono 14 que datan las estratigrafías, ofreciendo así cronologías fiables a los momentos de ocupación que serán de enorme utilidad para yacimientos y materiales de características similares.

La tercera parte aborda de manera pormenorizada el estudio de los *Éléments de culture matérielle*. Trece capítulos ordenados del siguiente modo: *Chapitre 6. Cultures et alimentation végétale à Ruscino : les données carpologiques,* debido a J. Ros y M.-P. Ruas; *Chapitre 7. Les meules à grain*, redactado por S. Longepierre y L. Savarese; *Chapitre 8. L'outillage en fer et l'artisanat de la mano de St. Raux con la colaboración de* L. Savarese; I. Rodet-Belarbi se ocupa del *Chapitre 9. Le travail du bois de cerf et l'instrumentum en os*; *Chapitre 10. Autres objets* debido a I. Rébé; *Chapitre 11. Le décor architectonique* presentado por J.Á. Domingo; *Chapitre 12. Les céramiques communes regionales* de la mano de Cl. Raynaud, quien también colabora junto con I. Rébé en el siguiente *Chapitre 13. Les ollas à pâte claire*; *Chapitre 14. Les récipients en pierre ollaire* ha sido realizado por V. Serneels y la misma I. Rébé; los dos siguientes capítulos se deben a M. Feugère: *Chapitre 15. Les accessoires de l'habillement* y *Chapitre 16. Les militaria*; el *Chapitre 17. Les sceaux arabes,* material de gran importancia por su excepcionalidad en un contexto de tales características es debido al estudio de Ph. Sénac; *Chapitre 18. Les monnaies wisigothiques, arabes et carolingiennes*, de la mano de J. Bénézet y S. Gasc. La simple enumeración de los diferentes capítulos de este apartado (y sus casi 120 páginas) permiten observar la riqueza de toda esta cultura material aparecida en contexto estratigráfico ofreciendo cronologías de suma importancia para conocer *Ruscino* en la alta Edad Media. A mi modo de ver, todos los materiales son de gran importancia, tanto por la variedad como por la calidad y la cronología que aportan, pero destacan los sellos árabes porque atestiguan arqueológicamente la presencia musulmana, hecho que solo se conocía por las fuentes textuales y de forma absolutamente marginal.

La cuarta parte del volumen que lleva por título *Le haut Moyen Âge de Ruscino entre données archéologiques et textuelles*, se compone de dos capítulos. El primero establecido por I. Rébé, Cl. Raynaud y Ph. Brunner, *Chapitre 19. L'apport des informations archéologiques* y, el segundo debidos a los mismos Rébé y Raynaud, a los que se suma Sénac, *Chapitre 20.* Ruscino *au cours du premier Moyen Âge : un nouvel éclairage*, recapitulan los datos arqueológicos y textuales de la ocupación de *Ruscino* entre los siglos VII y IX.

Cierran el volumen unas reflexiones generales, un *Postface*, propuestas por L. Schneider.

Gracias al volumen ahora publicado sobre *Ruscino* los interesados en el urbanismo, el hábitat y los sistemas de producción y almacenamiento que transcurre entre la antigüedad tardía y la plena época medieval del Occidente mediterráneo tienen un verdadero instrumento de consulta obligada. Los contextos estratigráficos, las dataciones absolutas y los estudios correspondientes convierten a esta publicación aparecida con gran calidad en la serie *Monographies d'Archéologie Méditerranéenne* (35), dedicada a la memoria de los trabajos arqueológicos de Rémy Marichal, en punta de lanza metodológica, arqueológica e histórica de los comportamientos esperables para un periodo que necesita todavía muchos elementos para ser comprendido con una mayor certeza y avanzar así en la reflexión.

Gisela RIPOLL
Universitat de Barcelona

C. BOLLE, G. COURA & J.-M. LÉOTARD (dir.), *L'archéologie des bâtiments en question. Un outil pour les connaître, les conserver et les restaurer*, *Actes du colloque international, Liège, 9-10 novembre 2010*, Namur, Service public de Wallonie, 2014 (Études et Documents – Archéologie 35), 390 p., 182 fig. numérotées, ISBN 978-2-930711-09-6.[*]

On l'appelle en allemand 'Allgemeine Bauforschung' et 'Historische' ou 'Archäologische Bauforschung', en anglais 'Building Archaeology' ou 'Archaeology of Buildings', en italien 'Archeologia dell'architettura' ou 'del costruito', en espagnol 'Arqueolog**í**a de la arquitectura', en français de France 'Archéologie du bâti', ou comme ici en en français de Wallonie (et de Suisse francophone) 'Archéologie du/des bâtiment/s'...

Cette jeune discipline archéologique en constante progression, que la révolution numérique a rendu séduisante presque jusqu'auprès des aménageurs, fait depuis une quinzaine d'années l'objet de publications spécialisées, par exemple les deux revues annuelles *Archeologia dell'architettura* (supplément d'*Archeologia medievale* depuis 1996) et *Arqueologia de la arquitectura* (revue électronique dont le numéro 12 a été mis en ligne en 2015). Son développement a été suivi par des mises au point successives, des réunions scientifiques régionales, nationales ou internationales, dont le présent ouvrage est le dernier jalon. Outre les actes jamais parus des *Journées d'étude sur l'archéologie du bâti*, tenues à Pont-à-Mousson en 1994 à l'initiative de Pierre Garmy, citons, dans l'orbe francophone, deux actes de colloques importants : le premier déjà à Liège, J.-M. Léotard & AWPA [Association wallonne pour le Patrimoine archéologique] (dir.), *Archéologie du bâtiment, approche globale, Actes des 5e*

[*] This work has been supported by the Croatian Science foundation under the project 6095 Croatian Medieval Heritage in European Context: Mobility of Artists and Transfer of Forms, Functions and Ideas (CROMART)

journées d'archéologie en province de Liège, Liège 2000, Liège, 2001 ; et I. Parron-Kontis et N. Reveyron (éd.), *L'archéologie du bâti : pour une harmonisation des méthodes, Actes de la table-ronde de Saint-Romain-en-Gal, 2001*, Paris, 2005.

Le colloque international qui s'est tenu en 2010 à Liège marque une étape notable, soulignant l'importance prise par la pratique de cette archéologie des bâtiments, consignant certains de ses acquis qui renouvellent en profondeur la compréhension d'édifices de tous genres, et démontrant – si besoin en était encore – son rôle essentiel dans les processus complexes de conservation et de restauration active du patrimoine bâti.

Le livre est articulé en quatre parties, qui suivent le programme initial du colloque : I. *De l'étude à la connaissance*, p. 18-81 ; II. *Analyses spécifiques*, p. 82-161 ; III. *De la connaissance à la conservation, à la restauration*, p. 162-223 ; IV. *L'archéologie en question*, p. 224-315. Dix-sept études de cas – posters exposés alors – closent l'ouvrage : un cas insigne français étudié par une équipe franco-allemande (Saint-Gilles du Gard) et 16 cas belges ; on y trouve 243 illustrations non numérotées.

La première partie, avec les contributions d'Andreas Hartmann-Virnich & Heike Hansen, de John Zimmer, d'Astrid Huser et de Nicolas Reveyron, illustrées par des exemples aussi variés que Saint-Gilles du Gard, le Krak des chevaliers, les maisons du Sud de la France, Saint-Paul de Lyon… se concentre sur les aspects méthodologiques et l'acquisition manuelle ou automatisée, l'enregistrement, le récolement et l'étude analytique des données, tant en archéologie programmée que préventive – sans perdre de vue la restitution à terme de l'histoire du bâtiment dans toute sa complexité.

Les analyses spécifiques et les procédés de datation qu'aborde la deuxième partie sont le signe des liens croissants et fructueux avec l'archéométrie, à travers les contributions de Francis Tourneur, Frans Doperé, Stéphane Büttner, Pierre Guibert, Patrick Hoffsummer et Pascale Fraiture, qui traitent tour à tour de lithologie, de technique de taille de pierre et des signes lapidaires, des liants de maçonnerie, de la datation des céramiques architecturales, des charpentes et de la dendro-archéologie.

La troisième partie s'occupe plus particulièrement du rôle de passeur scientifique que joue ou devrait davantage encore jouer l'archéologue du bâtiment dans le contexte de la conservation et de la restauration du patrimoine bâti – un terrain favorable. Y contribuent les textes de Koenraad Van Balen, de Nancy Verstraelen, d'Anne-Françoise Cannella, de Daniel Prigent, de Catherine Bauwens, Isabelle Deramaix, Cécile Ansiau, Sylvie Dasseler & Michèle Dosogne, qui explorent dans l'ordre : les pratiques du réseau PRECOM3OS, celles du Centre wallon d'archéologie du bâti (CWAB), la matériauthèque wallonne au Centre de formation aux métiers du patrimoine de La Paix-Dieu, l'accompagnement archéologique de restaurations à Fontevraud aussi bien qu'à Liège ou en province de Hainaut.

L'histoire récente et les développements parallèles, séparés puis de plus en plus convergents de cette archéologie des bâtiments sont évoqués dans la quatrième et dernière partie, et ce dans plusieurs pays d'Europe. S'ouvre ainsi une confrontation pacifique et un débat stimulant sur l'épistémologie, les pratiques et les perspectives de la discipline en terme de recherches et de gestion, au niveau national en Belgique (articles de Philippe Mignot, de Stéphane Demeter, de Caroline Bolle et Jean-Marc Léotard), et international dans les pays voisins, du Nord et de l'Ouest européen : en France (par Christian Sapin), en Allemagne (par Ulrich Klein), au Royaume-Uni (par Kirsten Carter McKee), en Suisse (par Jacques Bujard).

L'aspect même de ouvrage dans sa mise en page claire, colorée, et surtout dans l'illustration riche et diversifiée qui accompagne les textes, constitue un reflet, un instantané de l'état de l'archéologie du bâti au tout début des années 2010. Les figures d'excellente qualité démontrent bien au passage les progrès que la révolution numérique a pu apporter spécialement aux relevés et dessins, à l'acquisition des données dans les trois dimensions. Comme le soulignent plusieurs auteurs, la séduction des nouvelles technologies ne fait pas des nouveaux supports d'analyse (modèle 3D, relevé laser, othophoto…) le résultat de l'analyse elle-même, qui nécessite toujours l'intervention humaine directe si possible *in situ*, sous peine de perdre une bonne partie des informations. L'avenir permettra sans nul doute aux équipes en présence, tant en archéologie préventive que dans des opérations programmées, de doser mieux le temps passé sur le terrain et la durée – souvent très longue ! – de traitement des données acquises grâce aux nouveaux instruments. L'archéométrie ouvre quant à elle des perspectives de progrès exponentiel dans l'étude renouvelée et la précision de la datation des matériaux, des fondations au sommet des charpentes, des enduits aux couvertures, perspectives qui nécessitent un dialogue constant – j'ajouterai ici celles qu'offrent les essais non cités car plus récents et encore inédits d'examens radar des murs, à la manière du radarsol. Enfin, ce colloque a fait – très pertinemment – une large place à la collaboration de l'archéologue du bâtiment avec les autorités gestionnaires du patrimoine bâti, les restaurateurs, les architectes, les artisans, mais aussi avec le grand public. L'archéologue comme médiateur de l'histoire culturelle et sociale restituée de constructions nobles ou plus modestes. Il y a là, en France en tout cas, beaucoup de travail alléchant à venir !

Le lecteur qui désirera approfondir certaines problématiques trouvera en fin de chaque contribution un reflet du fourmillement bibliographique qui accompagne cette branche, si vivante, si jeune encore, de l'archéologie, consciente de sa méthodologie propre et soucieuse de croisements et d'ouvertures sur l'histoire, l'histoire de l'art, la technologie, l'archéométrie, etc. Cet ouvrage foisonnant qui fait aussi raison à l'activité quotidienne des services wallons d'archéologie des bâtiments et constituera pour eux une belle carte de visite, doit absolument faire partie de la bibliothèque idéale de tout chercheur, praticien, étudiant ou amateur d'une archéologie en marche.

Pascale CHEVALIER
Université Blaise-Pascal – Clermont-Ferrand 2 / UMR 6298-ARTeHIS

Letizia SOTIRA, *Gli altari nella scultura e nei mosaici di Ravenna (V-VIII secolo)*, Bologna, 2013 (Studi e scavi nuova serie, n. 38), 162 pagine, 229 illustrazioni bn e colore, ISBN: 978-88-7849-082-6.

Nel 1968 Patrizia Angiolini Martinelli diede alle stampe il primo volume del *Corpus della scultura paleocristiana bi-*

zantina ed altomedievale di Ravenna, opera che divenne fin da subito un punto di riferimento obbligato per chiunque si volesse avvicinare allo studio della scultura di arredo liturgico tardoantica. A quasi cinquant'anni di distanza il libro di Letizia Sotira si pone come degna prosecuzione del lavoro intrapreso dalla studiosa bolognese, limitato però all'analisi di una sola specifica categoria funzionale: gli altari.

La monografia, pubblicata nella collana "Studi e scavi. Nuova serie" edita da *Ante Quem* con il contributo del Dipartimento di Storia Culturale Civiltà di Bologna, intende fornire un censimento il più possibile completo ed esaustivo degli altari ravennati; l'idea di inserire nel catalogo anche le raffigurazioni di altari attestate nella decorazione musiva rappresenta un'assoluta novità rispetto ai tradizionali repertori di scultura altomedievale, evidenziando la stretta interazione esistente *tra* liturgia e iconografia nei primi secoli del Cristianesimo.

Dal punto di vista cronologico, l'autrice analizza i manufatti che vanno dall'epoca dell'Augusta Galla Placidia (425-450) sino al termine della dominazione longobarda (774); l'area di indagine è la città di Ravenna e il suo territorio.

Il volume si compone di cinque parti. Dopo una presentazione a firma di Clementina Rizzardi, la prima parte (pp. 15-24) fornisce un rapido *excursus* sulla nascita ed evoluzione dell'altare dalle origini all'età altomedievale, seguita da una classificazione tipologica che ricalca il classico lavoro del Braun del 1924.

La seconda parte (pp. 25-102) è costituita dal catalogo dei manufatti scultorei: 24 esemplari suddivisi in base alla provenienza e considerati in un ampio quadro tipologico diacronico. Particolare interesse suscita il riesame di alcune fonti storiche, che ha portato all'identificazione di altri 6 altari, oggi scomparsi. Le *schede sono strutturate in maniera efficace, secondo le seguenti voci:* ubicazione, materiale, dimensioni, cronologia; seguono generalmente la descrizione della decorazione, l'identificazione tipologica, una breve rassegna dei paralleli e alcune note critiche. Le numerose immagini rendono agevole la comprensione, anche se sarebbe stata auspicabile una maggior precisione delle restituzioni grafiche, che si limitano a riprodurre approssimativamente le sole facce decorate, omettendo per esempio le sezioni delle mense, indispensabili per una più precisa classificazione, e tralasciando eventuali ipotesi ricostruttive.

Nella terza parte (pp. 103-121) Sotira sposta la sua attenzione verso i mosaici, analizzando gli altari raffigurati negli apparati musivi di 4 luoghi di culto ravennati (Battistero degli Ortodossi, Sant'Apollinare Nuovo, San Vitale, Sant'Apollinare in Classe) e proponendone per ognuno una classificazione tipologica.

Nel capitolo seguente (pp. 123-128) si approfondiscono le caratteristiche tipologiche e tecniche degli altari nel tentativo di leggere l'oggetto nel contesto. È posta in evidenza una netta prevalenza dell'altare cosiddetto "a tavolo" mentre per tutti i pezzi indagati sembrerebbe esclusivo l'impiego del marmo proconnesio, dato che potrebbe essere verificato e approfondito tramite apposite indagini petrografiche.

L'opera termina con una rassegna degli elementi decorativi e simboli analizzati dal punto di vista propriamente iconografico e iconologico (pp. 129-138). L'autrice riflette quindi sul funzionamento delle botteghe operanti a Ravenna a partire dal V secolo e il loro rapporto con la produzione costantinopolitana; questo aspetto continua a porre diversi interrogativi (trasferimento di modelli o trasferimento di maestranze? Approvvigionamento di manufatti semilavorati o produzione in loco?), in attesa di nuove indagini che possano valutare il fenomeno in una scala più ampia, considerando anche le altre categorie di scultura architettonica e arredo liturgico, mediante un'analisi che vada oltre una considerazione tradizionale, prevalentemente stilistica, dei manufatti.

Paolo VEDOVETTO
Università degli Studi di Padova

Alfonso VIGIL-ESCALERA GUIRADO, Giovanna BIANCHI & Juan Antonio QUIROS (eds.), *Horrea, barns and silos Storage and incomes in Early Medieval Europe*, Guipuzkoa, Servicio Editorial de la Universidad del País Vasco, 2013, 223 p., ill b/n (ISBN: 978-84-9860-772-7).

This book gathers together the various papers given at the conference held on 7th June 2011, in the Arts Faculty of the Basque Country University, in Victoria-Gasteiz. The whole conference centered on the research project "The formation of the Medieval Landscape". The objective was to collate and analyze how agricultural resources were stored and managed by European peoples in Early Medieval times. The period considered by the symposium ranged from the fifth to the tenth century, but stretching as far as the thirteenth century. It is a collection of articles written by investigators from all over Europe, the result of research on specific documents, archeological investigations and ethnographic analyses of the various countries taken into consideration. The most important studies were those carried out on subterranean silos and barns, where agrarian products, indicative of the life of the rural communities and their élite, were stored, and which constitute the main theme of the whole project. This volume offers a new approach to reconstructing social structures of communities in the Early Medieval period. It proposes studies centered on farming practices and places of work rather than on monuments and residential locations, considering that the former represent a more intense social activity; an approach made even clearer by a series of images and graphs that clarify the data.

The first article of the book is introductory (*From archaeology of storage systems to agricultural archaeology*, p. 17-21) by Giovanna Bianchi and Juan Antonio Quirós, and focuses on the guide-lines on which the project is based, i.e. the study of the social aspects of the rural communities developing in the period between the end of the Roman Empire and the Early Middle Ages, starting from the management of barns and concluding with how social inequality developed in that age.

Chapter 2 embarks on a journey through the various countrysides of Europe in the Early Medieval period, starting with England and an article by Mark Gardiner (*Stacks, Barns and Granaries in Early and High Medieval England: Crop Storage and its Implications*, p. 23-38) divided into

three main sections. In the first one, dedicated to stacks, a very interesting comparison is made between contemporary hay stacks in Poland and Montenegro and the Early Medieval storage systems. The chapter then proceeds to the second section focusing on barns and illustrated by a detailed table of the documented dimensions of barns in the twelfth century in England's Early Medieval settlements. The last section of this article describes granaries, and it outlines their features and uses, specifying their relatively rare presence on English early and high medieval sites, and introducing the four excavated examples of granaries at Pennyland.

The next text, by Edith Peytremann (*Structures et espaces de stockage dans les villages alto-médiévaux (6è-12è s.) de la moitié septentrionale de la Gaule: un apport à l'étude socio-économique du monde rural*, p. 39-56), discusses the centralization of crops organized by the church and the aristocratic elite in France. After a brief introduction, the author dedicates the first part of the article to archaeological and methodological issues. It then embarks on a more specific study of Gaul territory, especially the North, where the same geographical area is analyzed in three different chronological moments: from sixth to tenth centuries. In this chapter silos are the protagonists, being the most popular storage system in the Early Middle Ages in North Gaul, even though this information contrasts sharply with written sources. Data tables, images and graphics explain the development of silos in these settlements and give evidence that their volume varies from one region to the other.

The book continues with Simone Collavini's study of Italy, in particular Tuscany (*Luoghi e contenitori di stoccaggio dei cereali in Toscana (VIII-XII secolo): le evidenze delle fonti scritte,* p. 57-76). Here, for the first time in the book written sources play a main role in the reconstruction of medieval storage systems. This article recounts the development of Italian storage systems through history, starting from the ninth century, when the first documents concerning crop storage in Tuscany were written, and finishing with the twelfth century, when the aristocracy took total control over the administration of cereal production. The two ninth-century documents that this article takes into account are the *Inventarium* and the *Breve de Feora,* which are part of the *polittici* medieval inventory documents of the bishopric of Lucca. These two inventories from Lucca offer a clear picture of the organization of cereal production in the bishopric courts in Tuscany, clearly divided into a master circuit (*dominico*) and a farmer circuit (*mansi*), the latter using the cereals for their own consumption. The twelfth century documents are mainly rental contracts, as a result of wheat being used as the new instrument of payment for agrarian taxes, which caused a massive conversion from the Early Medieval cash agreement (usually oral) to a new written agricultural contract.

The fifth text (*Sistemi di stoccaggio nelle campagne italiane (secc. VII-XIII): l'evidenza archeologica dal caso di Rocca degli Alberti in Toscana,* p. 77-102) by Giovanna Bianchi and Francesca Grassi, analyses Italy once again, but this time with a more specific approach. This article, based on the recent Rocca degli Alberti investigation (2005-2010), tries to summarize the results of a preliminary survey of these storage systems derived from a limited examination of the hitherto published literature relating to the entire Italian territory. The aim of this article is to identify possible trends in different storage systems in relation to different historical dynamics and populations. A stratigraphic sequence indicates a complex network of settlements, characterized by different stages. Those stages related to more or less monumental structures, until the ultimate manor domain of the Early Middle Ages, with the construction of the manor and the annexed storage system. The transition from silos to barns, evident in this settlement, is the confirmation of the aristocracy's authority in the administration of the cereal surplus. The issue of the storage of grain is, therefore, closely intertwined with the history of rural population and those historical mechanisms that regulated Tuscany rural life. The archaeological site of Rocca degli Alberti is then compared to other Early Medieval rural settlements in the rest of Tuscany and Italy. The data referring to settlements all over Italy is listed in tables that collect details and chronologies of the sites, and then analyzed in order to draw hypotheses and conclusions on the change and development of storage systems.

Article 6 then moves on to discuss Spain, in particular the meseta del Duero and the relationship between aristocracies and farming, examined in detail, by Julio Escalona and Iñaki Martín Viso, with the theme of the *palatia* (*Los* palatia*, puntos de centralización de rentas en la meseta del Duero (siglos IX-XI),* p. 103-126). This text focuses on the analysis of the *palatia*, a frequent element in the landscape of the Duero territory in the tenth and eleventh centuries, through the testimonies of written documentation. These *palatia,* even though they were not castles, were buildings above the rest, often installed in rural settlements and generally integrated into a wider economic complex. It can be affirmed that the *palatia* exercised a wide variety of functions (judicial, political), but also stresses their role as centres from which the centralization of cereal production and storage was managed. In economic systems of subsistence, food preservation is as important as the surplus administration. Thus, storage of agricultural products may be treated as a reflection of the complexity of social relations and their spatial distribution as an essential component of their territoriality. The chapter is illustrated with a series of maps which show the density of the *palatia* in Spain between the tenth and twelfth centuries, and uses textual documents of this period to substantiate the maps. Written testimonies, in fact, refer to structures integrated into a wider complex, in which production areas (wineries) and storage areas (granaries) are understood as a symptom of the functions associated with *palatia.* In contrast with the other chapters, this article concludes by explaining that there is virtually no evidence of the *palatia* from a material and archaeological point of view.

At this point, Alfonso Vigil-Escalera Guirado's article (*Ver el silo medio lleno o medio vacío: la estructura arqueológica en su contexto*) makes a break in the tour through Europe with a detailed analysis of silos. They are the type of structure where archaeological analysis has enormous potential in deciphering rural settlements; providing useful clues to approach the reconstruction of the everyday life and the understanding of the social structure of the Early Medieval community. This text describes all aspects of silos, from their different typology to the variation of form; from their dimensions to their capacity, from their category to their uses. The chapter is integrated with diagrams, tables, photographs and drawings that explain clearly all the var-

iations and uses of Early Medieval silos. The article ends with a sharp attack on archaeological institutions, accusing them of being responsible, due to their ineptitude and laziness, for the lack of documents that has prevented the contextualization of most settlements.

The volume then returns to Spain and chapter 8 examines the silos in Catalonia in the Visigoth and Early Medieval periods (*Silos, poblados e iglesias: almacenaje y rentas en época visigoda y altomedieval en Cataluña (siglos VI al XI*), p. 145-170), by Jordi Roig Buxó. This article outlines the different groups and categories of settlements, identifies their systems and forms of storage, as well as the characteristics of silos and barns. A brief overview is given of one of the best known archaeological areas in Catalonia, which basically comprises the coastal and pre-coastal depression. These geographical areas correspond roughly with the old territory of the diocese of *Barcino* (Barcelona) and *Egara* (Terrassa) for Late Antiquity and the Visigoth period (fifth to eighth centuries), and a part of the Catalunya Vella for the Carolingian period and Early Middle Ages (ninth to eleventh centuries). As the title explains, this research considers first of all the Catalonian silos in the Visigoth period, illustrating the geographical position of rural settlements with maps, describing the density in this territory with drawings and graphics, and enumerating typologies and shapes of the silos in relation to chronological phases with tables. It then explains the uses and administration of storage structures, once again apparently under the domain of aristocracy, which demanded the payment of taxes in cereals. The next phase of the silos relates to their use as a dump, where inhabitants threw their rubbish and sometimes dead bodies; the lack of burial treatment of these individuals could constitute clear archaeological evidence of the presence of slaves and servants in rural settlements of Late Antiquity. The author then considers the early Middle Ages, between the ninth and the tenth centuries, where changes in rural settlements over time are detected. The increase and expansion of the settlements at this time is accompanied by a reduction in the size and surface occupation of the silos, resulting in consequently fewer silos. The emergence of excavated churches and chapels with internal silos is also documented, which indicates the important role of the ecclesiastic institutions in the administration and storage of cereal surplus.

Then, Juan Antonio Quirós Castillo analyses cereal storage in the Basque Country during the Early Middle Ages (*Silos y sistemas de almacenaje en el País Vasco en la Alta Edad Media*, p. 171-192). The article is divided into different sections, starting with an analysis in technical and social terms of the distribution of storage systems, contextualizing the use of silos in historical terms. The Early Medieval written sources are examined to conclude that horrea, silos and storage systems were most commonly used in northern Spain. The following section stresses an archaeological study in diachronic terms of Early Medieval silos in the Basque Country to analyse the social transformations that took place between the sixth and eleventh centuries. The successive part examines the deposits of Zaballa and Treviño, proving the important role played by silos in Early Medieval villages and documenting a long occupational sequence between the sixth and seventeenth centuries. Finally the presence of storage silos in medieval churches in the Basque Country is studied, although not many of the Early Medieval churches or their immediate surroundings were fully excavated in this area.

The tenth article, the last stop of this trip through Early Medieval Europe, takes us to Galicia (*Sistemas subterráneos de almacenamiento en la Galicia medieval. Una primera tipología y consideraciones para su estudio,* p. 193-208), where Álvaro Rodríguez Resino presents the first type of Galician Early Medieval silos, focusing on their role in the seasonal work of the farmer. The author makes a theoretical reflection on the possible value of silos for the reconstruction of historical key processes such as social stratification, peasant dependence and rent payments. This text also includes archaeological drawings and photographs that document existing cases, and illustrates possible uses and functions of the silos in this area. The author concludes with an explanation of how the study of silos in Galicia does not follow explanatory linear patterns, making it essential to always bear in mind the archaeological context in which they are used, accompanied by a corresponding paleo-environmental analysis.

Chapter 11 reaffirms the ethnographic approach of this project, and presents all the subjects that have been hitherto neglected (*Técnicas de almacenamiento de alimentos en el mundo rural tradicional: experiencias desde la etnografía*, p. 209-216). It is an ethno-archaeological summary of the work done by Leonor Peña-Chocarro, Jesús Emilio Gonzáles Urquijo, Juan Jos Ibáñez and Zapata, in the Moroccan Rif, considering the Mediterranean environment in relation to the traditional techniques of food storage in rural areas. The article specifically describes the "sulla" made with cane, containers made from dung and unbaked clay, granaries and silos. Some of these elements have been rather ignored from an archaeological point of view. The communities studied in this chapter often used different storage systems at the same time as a strategy to manage the conservation and use of agrarian products. The authors conclude that the ethno-archaeological work has now become a matter of urgency because many traditional practices that have survived for centuries are now disappearing before our eyes, and they invite those who work with the past to consider the material culture of the present, with its rapid changes, as a place of reflection.

The book closes with the enlightening conclusions of the deft hand of Sauro Gelichi (p. 217-223), who makes a concise summary of each topic discussed during the conference, outlining interesting theories concerning the development and distribution of the storage systems and their relationship with the various cultures in the Early Medieval period. He briefly divides the entire project into three main moments associated with the corresponding uses; the first between the sixth and eighth centuries, when very few silos are detected and the ones found are nearly always situated near private houses, so we can presume a family usage of this storage system; the second between the eighth and ninth centuries, in which all the areas studied increase their number of silos proving the transition from family usage, with virtually no surplus, to a situation in which rural villages are capable of producing surplus and storing it in apposite structures for community use; and finally the third between the ninth and tenth centuries, characterized by the control of the aristocracy over the surplus (the case of Rocca degli Alberti) in which storage systems are under the domain of the elite. Gelichi concludes by recalling the words of Juan Quirós Antonio Castillo when he said that "this kind of archaeology helps us to understand inequality"

and advocates the need for different approaches in order to understand the socio-economic variability, as can be glimpsed in the discussions throughout the days of the symposium and the texts collected in this volume

This book tackles one of the most current problems of the agrarian archaeology of Late Antiquity and the Early Middle Ages, establishing itself as a useful instrument for archaeologists and historians interested in the study of this period.

Nicole GRECO
CARE-Hispania (Universitat de Barcelona)

Paola Marina DE MARCHI, Michela PALAZZO (eds), *La basilica di Santa Maria Maggiore di Lomello (Pavia): l'architettura e il ciclo decorativo in stucco. Ricerche, restauro, valorizzazione*, Firenze: Edifir-Edizioni, 2014, pp. 288 (ISBN 978-88-7970-673-5).*

Al pari di altri siti altomedievali italiani, quali i monasteri di San Salvatore di Brescia e di San Vincenzo al Volturno, il castello e la basilica di Santa Maria Maggiore di Lomello costituiscono un'eccezionale testimonianza, nella quale archeologia, storia e storia dell'arte, pur utilizzando differenti percorsi di ricerca, sono invitati ad un confronto ed ad un dialogo.Il volume, curato da Paola Marina De Marchi e Michela Palazzo, è il risultato di un progetto di ricerca e di valorizzazione del sito finalizzato all'esposizione degli stucchi pertinenti alla ricostruzione della chiesa di Santa Maria Maggiore". Si articola in due distinte sezioni: la prima, introdotta da De Marchi, riguarda "Il complesso architettonico e il contesto territoriale"; la seconda, con introduzione di Palazzo, gli "Gli stucchi altomedieval".

Vi si trova innanzitutto una sintesi di quanto conosciamo della fasi più antiche di questo insediamento che i nuovi scavi, dei quali dà notizia Rosanina Invernizzi (*Il quadro archeologico,* pp. 25-32), consentono di far iniziare dal VI secolo a.C. e proseguire poi con una fase tardo La Tène e una di romanizzazione, periodo quest'ultimo nel quale il sito sembra soprattutto caratterizzarsi come un'importante *mansio* lungo la strada che da Pavia portava alle Gallie. Un sito non limitato peraltro alle strutture di accoglienza, ma articolato in una struttura urbanistica complessa che ha suggerito ad alcuni studiosi l'ipotesi di un *municipium*, o quanto meno di un agglomerato secondario importante.

Prima ancora delle nuove campagne di scavo del 2008, l'attenzione degli archeologi (in particolare da Hugo Blake, con uno scavo condotto negli anni '80 dalle Università di Pavia e di Lancaster) si è però appuntata, oltre che sulla chiesa cui è dedicato il volume, anche sul grande castello di ca. quattro ettari, difeso da un'imponente fortificazione. La sequenza archeologica, documentata presso la porta sul lato ovest, dopo un fenomeno alluvionale avvenuto prima del VI d.C., vedrebbe poi, in quel secolo, la costruzione di una palizzata "a protezione dell'abitato" con edifici in tecnica varia (uno dei quali con pali verticali inseriti nella muratura) e sepolture anteriori alla costruzione della cinta difensiva, una delle quali con un corredo di vaghi di collana, fibula di bronzo e pettine in osso, datato dapprima al "VI-VII secolo", successivamente alla prima metà del VI, infine tra V e VI (Invernizzi...e in questo volume). Dal momento, però, che "il deposito archeologico a ridosso delle strutture è totalmente sconvolto dagli interventi posteriori", ci pare logico non accettare questa interpretazione, ma continuate a credere nelle datazioni fornite dalle analisi alla termoluminescenza che orientano inequivocabilmente attorno al 400 d.C. Posteriore alla cinta è invece una fase con capanne seminterrate, per le quali non è stata proposta una datazione, ma che, in base ai confronti con Pavia e Brescia, sembrerebbero da riferire ad età longobarda (fine VI-VII secolo).

Proprio dall'età longobarda le fonti letterarie e documentarie (analizzate nel contributo di Paola Marina De Marchi ed Emanuele Marcora, *Lomello tra VI e XII secolo: breve sintesi storica*, pp. 33-45) si sovrappongono a quelle archeologiche. Paolo Diacono, nella *Historia Langobardorum*, ricorda l'*oppidum* di Lomello come luogo dell'incontro tra i promessi sposi Teodolinda, vedova del re Autari, e Agilulfo, duca di Torino; Fredegario accenna alla detenzione della loro figlia Gundeberga, attorno al 620, in una torre del castello. Dopo alcuni secoli di silenzio, a partire dalla metà del X secolo le fonti scritte documentano Lomello come un *comitatus*, conferito a personaggi altolocati dell'impero tra Brengario II e Ottone I: dapprima un Magnifredus (953, morto prima del 959), fratello del conte Milone di Verona e padre di Elgerico, conte sia di Lomello che di Verona (979). A cavallo del Millennio, al tempo di Ottone III, conte di Lomello è Cuniberto (996), padre di Ottone (conte di palazzo, protospatario dell'imperatore, infine conte di Pavia), nonno di un altro Ottone, conte di palazzo nel 1046. E' in questo periodo che viene ricostruita, ad opera dei due Ottoni, la chiesa di Santa Maria Maggiore, alla quale sono principalmente dedicati tutti gli altri contributi.

Gian Pietro Brogiolo (*La chiesa di Santa Maria Maggiore di Lomello (Pavia)*, pp. 47-79) propone, sulla base di una lettura stratigrafica e grazie anche a nuovi rilievi (molti dei quali realizzati dall'équipe di Susanna Bortolotti che li pubblica a pp. 81-87), una sequenza del fonte battesimale, della chiesa e di un edificio a sud della stessa, collegati poi tra loro da una sorta di chiostro. Nel fonte battesimale, impostato su un piano d'uso in cocciopesto riferibile ad un precedente edificio di età romana, riconosce tre successive sopraelevazioni: le prime due riferibili ad un rito per immersione, la terza ad aspersione. Purtroppo non sono stati documentati, negli scavi condotti dal Chierici negli anni '40 del secolo scorso, rapporti stratigrafici tra il fonte e l'edificio, per cui non sappiamo a quale fase sia riferibile il battistero attuale, che presenta in alzato un'unica fase costruttiva, salvo la ricostruzione delle absidi ad opera del Chierici (per la storia degli studi, il contributo di Rosannina Invernizzi, *Scavi e restauri nel battistero di Lomello*, pp. 111-116, e, per i restauri, quello di Maria Chiara Ceriotti, *I restauri dei dipinti della vasca battesimale e della nicchia del battistero*, pp. 117-122). Almeno due fasi costruttive propone, invece, sulla base delle quote dei cantieri e dei risultati di uno scavo eseguito all'interno della chiesa e già analizzato, pur con altre conclusioni, da Hugo Blake e Peter Hudson). Per la prima fase suggerisce una datazione di età altomedievale. La seconda, quella monumentale conservata in alzato, la ritiene opera unitaria degli inizi del Mille, pur se realizzata con tre distinte fasi costruttive. Brogiolo

* Questo lavoro è stato realizzato nell'ambito del progetto *Croatian medieval heritage in European context: mobility of artists and transfer of forms, functions and ideas* (CROMART).

rimarca infine l'antichità e l'importanza della muratura che sopravvive ora come limite della corte tra la cortina e la canonica: potrebbe forse corrispondere ad una residenza di alto livello, ubicata *infra castro*, nel quale si trovava la *caminata maiore* del conte (ricordata in un documento del 4 dic. 1018: Solmi 1932, n. 4). Sia questo edificio, sia il complesso di culto si trovano all'interno di un anello, forse il fossato del *castrum* del X-XI secolo. Di soli 4.000 mq, dunque dieci volte più piccolo di quello tardoantico, è anteriore al castello di forma rettangolare, esteso su 12.000 mq, attribuito al XIV secolo. Infine la canonica, costruita in fase successiva, andò a chiudere un portale monumentale della chiesa (studiato stratigraficamente da Lisa Cervigni, dal punto di vista storico artistico da Paola Strada e con nota sui restauri di Lea Ghedin) e a costituire l'ala ovest di un chiostro che si raccordava a due altri corpi di fabbrica, rispettivamente sui lati sud ed est.

La seconda parte del volume, dedicata interamente agli stucchi, vede un corposo contributo di Saverio Lomartire (*Gli stucchi di Lomello. Note storico artistiche*, pp. 127-156) che ripropone anzitutto una rilettura complessiva della basilica e una cronologia degli inizi dell'XI, salvo il prolungamento in facciata che, secondo lui, sarebbe stato completato solo alla fine di quel secolo. Accenna poi alla rosetta di stucco con ampolla in vetro centrale, richiamandone i rapporti con Brescia e Cividale che gli consentono di proporre una cronologia di VIII secolo, e tratta infine del ciclo coevo alla prima fase della basilica che mette in rapporto con le decorazioni di Sant'Ambrogio di Milano di fine X-inizi XI, proposte per primo dal Verzone nel 1941 e seguite da tutti gli altri autori. La sua proposta conclusiva, del tutto condivisibile, è di considerare la chiesa "una vera e propria Eigenkiche, una chiesa signorile", ipotesi che ben si accorda con la sua prossimità alla residenza comitale, suggerita da Brogiolo.

A Michela Palazzo, oltre all'introduzione all'intera sezione, si devono una sintesi delle ricerche sugli stucchi (*La storia recente dei lacerti in stucco altomedievali*, pp. 157-166), uno studio della tecnica di esecuzione (pp. 175-183) e un catalogo ragionato dei frammenti (pp. 201-269). Completano la sezione alcune indagini tecniche e la proposta museografica di Sandro Pittini.

Alexandra CHAVARRIA ARNAU
Università degli Studi di Padova

Nikola JAKŠIĆ, *Klesarstvo u službi evangelizacije (studije iz predromaničke skulpture na Jadranu)*, Split, Književni krug Split – Muzej hrvatskih arheoloških spomenika, 2015, 608 p., cca 1000 illustrations, ISBN 978-953-163-420-5.

Ce livre du professeur Nikola Jakšić réunit une série de ses articles sur la sculpture préromane, parus sur une trentaine d'années. Bien connus du public scientifique, ces études ont largement contribué à notre discipline à l'époque où elles ont été écrites. L'ouvrage compte 19 chapitres. Selon les mots mêmes de l'auteur, il contient : en premier lieu, des discussions scientifiques initialement imprimées dans différentes langues et qui sont donc ici publiées pour la première fois en croate ; puis, des études et des essais réimprimés qui n'ont été qu'un peu « rafraîchis » pour l'occasion ; enfin, des réflexions spécialement écrites pour cet ouvrage. Le livre s'ouvre par un essai sur le phénomène historique et artistique préroman en Croatie – seul texte qui ne soit pas exclusivement lié au problème de la sculpture, introduction utile pour le lecteur aux questions de la culture visuelle du haut Moyen Âge croate. Suit l'article synthétique *Kiparstvo u službi evangelizacije* [La sculpture au service de l'évangélisation], initialement publié dans le catalogue de l'exposition de 2000, *Hrvati i Karolinzi* [Croates et Carolingiens]. L'auteur y traite principalement de la sculpture préromane de la fin du VIII^e^ et du début du IX^e^ siècle, époque à laquelle le phénomène de la sculpture en faible relief aux entrelacs si typiques a connu son apogée quantitatif et qualitatif. Les caractéristiques et le contexte culturel d'un groupe spécifique de sculptures qui ont précédé la plastique « carolingienne » sont évoqués dans un chapitre dont le titre, *Odjeci liutprandske renesanse na istočnoj obali Jadranu* [Les échos de la renaissance liutprandienne sur la côte est de la mer Adriatique], montre clairement le contenu. Dans la section intitulée *Južnodalmatinska klesarska radionica* [Un atelier de sculpture de Dalmatie méridionale], se fondant sur les correspondances stylistiques, morphologiques et les données historiques, N. Jakšić a relié dans un vaste ensemble un groupe important de reliefs du début du IX^e^ siècle, situés au sud de la Dalmatie, essentiellement à Dubrovnik et dans la baie de Kotor. Un chapitre particulier est ensuite consacré au phénomène qui, en raison d'une représentation disproportionnée des exemples conservés, a été pris en compte depuis longtemps et avec grand soin dans l'historiographie artistique croate. Il s'agit du problème de la forme, de la datation et de la genèse du fronton surmontant les passages, les « portes » des barrières de chancel. L'auteur catalogue de façon monographique les fragments de frontons de pergolas mis au jour dans les vestiges de l'église majeure du site de Biskupija près de Knin, qui est au IX^e^ siècle le mausolée des souverains croates et deviendra au XI^e^ siècle la cathédrale de l'évêque croate. Sur plus de deux siècles, le mobilier liturgique de cette église a été modernisé à plusieurs reprises et beaucoup d›efforts ont été nécessaires pour distinguer les fragments par phases. C'est justement l'identification des attributs stylistiques des tympans qui s'est avérée être la clef de la mise en place de la séquence chronologique. L'article suivant (*Zabati oltarnih ograda – porijeklo oblika* [Les frontons de barrières de chœur – l'origine des formes]) est plus général et, dirions-nous, de portée théorique. L'auteur y argumente habilement sur la genèse des éléments, qui soulignent formellement et symboliquement le passage à travers l'écran du chancel, et qui sont issus de l'architecture formelle classique, tardoantique et, plus particulièrement, paléochrétienne. Selon N. Jakšić, au cours du haut Moyen Âge, pour des raisons créatives, mais aussi rationnelles et pratiques, a lieu une contamination des deux formes de base de l'articulation architecturale couronnant une ouverture : l'arc et le fronton triangulaire. Ce type de fronton « complexe » est de fait le plus commun en Dalmatie, et l'on peut parler là de caractéristique régionale.

Les articles du prof. Jakšić qui ont eu le plus grand impact sur l'ensemble d'une génération d'historiens d'art en Croatie sont probablement ceux qui se donnent pour objectif

d'identifier et de rassembler l'*opus* d'ateliers et de sculpteurs actifs du VIII[e] au XI[e] siècle sur le territoire de la Croatie et de la Dalmatie. Sa méthode d'identification stylistique et sa manière de relier les caractères morphologiques permet à l'auteur de regrouper des centaines de fragments jusque-là « anonymes » en unités logiques. Apparaissent paradigmatiques dans ce contexte les études où il met en lumière les caractéristiques et l'étendue de l'activité d'un atelier de sculpteurs préromans dirigé par un maître accompli, qu'il a baptisé à partir de son œuvre la mieux préservée : « le Maître du chancel de Koljani ». N. Jakšić a proposé il y a exactement trente-cinq ans d'attribuer à ce maître anonyme une grande quantité de reliefs provenant de divers lieux – ce qui n'a pas été contesté depuis lors, d'autant plus qu'ont été découverts et publiés dans l'intervalle de nouveaux artefacts qui confirment la thèse formulée dans les années 1980. On peut dire que N. Jakšić, suivant les méthodes de son maître I. Petricioli a fermement implanté dans notre science l'idée que l'on peut interpréter les créations artistiques du haut Moyen Âge à l'aide des outils analytiques du processus d'attribution, depuis longtemps en usage dans la discipline qu'est l'histoire de l'art. Il est donc très important que soient dédiés à la question de ces sculptures trois beaux textes (*Majstor koljanskog pluteja* [Le Maître du chancel de Koljani], *Majstor koljanskog pluteja u kontekstu predromaničkih reljefa s lokaliteta Stombrate* [Le Maître du chancel de Koljani dans le contexte des reliefs préromans du site de Stombrate] et *Reljefi trogirske klesarske radionice* [Les reliefs de l'atelier de sculpture de Trogir]), dans lesquels on peut, à travers les notes de bas de pages ajoutées, saisir comment l'identification de cet *opus* a été acceptée et comment elle s'est trouvée confortée par de nouvelles contributions. Sont incluses dans le livre d'autres études qui identifient et rassemblent des fragments de sculptures dont l'auteur estime qu'ils reflètent le travail d'ateliers de sculpture particuliers. L'article portant le titre *Klesarska radionica iz vremena kneza Trpimira* [L'atelier de sculpture du temps du duc Trpimir] a été créé spécifiquement pour l'occasion. Il est suivi de trois chapitres qui examinent la riche production sculptée sur pierre du règne du duc croate Branimir : *Dvorska klesarka radionica* [L'atelier de sculpture palatin], *Novi natpis s imenom kneza Branimira* [Une nouvelle inscription avec le nom du duc Branimir] et *Benediktinska klesarska radionica* [L'atelier de sculpture bénédictin].

Deux chapitres sont ensuite consacrés à des questions intrigantes et même provocantes, liées aux célèbres fonts baptismaux qui portent le nom du duc Višeslav. S'y rapporte un premier article (*O porijeklu krstionice s imenom kneza Višeslava* [Sur l'origine du baptistère avec le nom du duc Višeslav]) publié il y a une dizaine d'années, où l'auteur corrigeait radicalement les théories antérieures sur le lieu d'origine et qui modifiait considérablement la place importante que l'objet a pris depuis longtemps déjà dans l'histoire nationale croate. Il a bien sûr provoqué des réactions considérables et N. Jaksic a inclus dans le livre des annexes encore non publiées, sous le titre intentionnellement provocateur : *Ponovno o krstionici svećenika Ivana nazvanoj i Višeslavovom* [De nouveau sur les fonts baptismaux du prêtre Ivan aussi dits « de Višeslav »]. L'auteur y présente de nouvelles données sur les fonts susdits confirmant que leur présence est attestée à Venise dès la première moitié du XVIII[e] siècle. Bien sûr, il ne manque pas de répondre aux objections de ceux qui dénigraient précédemment sa thèse.

Une bonne partie de l'ouvrage est consacrée à la sculpture du XI[e] siècle et à son contexte historique sur le littoral de l'Adriatique. Les observations présentées dans un article intitulé *Slučaj arhonta Dobronje i prokonzula Grgura* [Le cas de l'archonte Dobronja et du proconsul Grégoire] sont particulièrement inspirantes ; l'auteur contextualise historiquement un certain nombre d'importants reliefs protoromans de Zadar (les plus connus étant les célèbres plaques de chancel de Sainte-Nedjeljica) et fait des comparaisons cruciales avec la production sculptée contemporaine d'Aquilée, à l'époque du puissant patriarche Poppon. Le noyau du texte intitulé *Skulptura u zadarskoj nadbiskupiji od 4. do 12. stoljeća* [La sculpture dans le diocèse de Zadar du IV[e] au XII[e] siècle] constitue justement une analyse très réussie de la sculpture iadertine au tout début de la période romane. Logiquement du point de vue chronologique, ce beau livre se termine par l'étude d'un groupe de sculptures romanes dont l'auteur a une nouvelle fois reconnu l'atelier, si bien qu'elle porte un titre habituel chez lui : *Romanička klesarska radionica iz Knina* [Un atelier de sculpteurs romans à Knin]. Voici brièvement exposé le contenu de ce livre-clef (rares ou exceptionnels sont les ouvrages d'une telle ampleur qui soient dédiés exclusivement au phénomène de la sculpture haut-médiévale), débordant de données, d'innovations méthodologiques, d'analyses inspirantes.

Ce livre de N. Jakšić n'est ni une synthèse, ni une monographie sur ce chapitre très important de notre histoire de l'art, celle de la sculpture préromane, mais il peut être décrit comme le panorama le plus large qui lui ait été consacré à ce jour. On pourrait même remarquer que dans ce travail, comme d'habitude dans les travaux du prof. Jakšić, l'histoire de l'art touche à l'histoire culturelle. Il excelle à mettre en connexion sculpture et données historiques, il déchiffre avec science les rares inscriptions conservées qui, heureusement, accompagnent souvent la sculpture en Dalmatie.

Techniquement parlant, ce livre est en majeure partie un recueil de textes déjà publiés et bien connus. Habituellement, on justifie ce procédé d'édition en supposant qu'ils seront ainsi plus facilement accessibles, car ils ont été publiés il y a un certain temps et en différents lieux. Bien sûr, une telle explication ne signifie plus rien à une époque où les médias électroniques contribuent à une diffusion mondialisée. Une nouvelle édition n'a donc d'intérêt que si elle réussit à produire une valeur ajoutée. Le présent ouvrage a sans nul doute atteint cet objectif. En quoi réside alors sa nouveauté ou son apport spécifique ? Certes, pas seulement dans les sections inédites. Tout d'abord, le renouvellement tient à la manière dont les textes sont présentés, exposés et aux commentaires abondants qui les actualisent. Il convient de souligner la pertinence de la mise en page, car cette partie du travail, apparemment technique, est ici très bien faite et en belle adéquation avec le contenu. L'histoire culturelle, dont traite le prof. Jakšić, s'écrit en se fondant sur des informations non-verbales, par conséquent il est d'abord important de trier, regrouper, comparer et identifier des similitudes et des différences, sur la base desquelles on tire des conclusions sur le cadre historique, le style, la chronologie, etc. Il est facile d'imaginer la situation assez fréquente du lecteur de tels textes, qui doit aller rechercher la plupart de ces données visuelles ailleurs, parce que l'article ne reproduit que des exemples choisis. C'est alors comme si on lui refusait la vérification des allégations de l'auteur.

N. Jakšić nous propose une série de conclusions de grande envergure sur les datations, les sculpteurs et leurs cercles culturels, les unités de production en ateliers, ... et tout cela peut être observé clairement et vérifié sur les mêmes pages, dans des reproductions qui suivent strictement le discours. C'est presque comme si ce livre avait été réalisé sous la forme d'une présentation multimédia où image et texte sont complémentaires. Je soupçonne les efforts qu'il a fallu fournir pour atteindre cet but, mais l'auteur n'a pas ménagé sa peine.

En ce qui concerne leur exposition même, notre auteur avance clairement et nettement vues et pensées, organise fermement la séquence de ses arguments et présente de vraies thèses. Son style n'est pas alourdi par le désir de plaire, il se séduit pas le lecteur par des figures, des plaisanteries, des acrobaties linguistiques, et il se lit pourtant facilement et avec intérêt. La force du style de N. Jakšić tient à l'intérêt de son discours qui offre de précieuses découvertes, des solutions intéressantes, de bonnes conclusions fondées. Il n'utilise que le nombre de mots indispensable pour expliquer un problème ou présenter un cas – véritable champion de l'économie dans le discours. Voilà une caractéristique importante à notre époque, qui nous écrase sous des textes et des études sur la sculpture haut-médiévale, insistant de manière pédante et vaine sur la description du moindre petit détail, mesurant jusqu'à la pente de la rainure entre deux filets des entrelacs à trois brins, dénombrant les sillons du ciseau au centimètre carré, comme si c'était fondamental. Certes, ces données sont effectivement importantes, mais il est inutile d'alourdir l'analyse par des détails qui risquent d'obscurcir l'essence même de l'exposition. Un bon historien d'art sait combien il est important et ardu d'identifier et de nommer précisément chaque détail de l'œuvre d›art, mais aussi de savoir jeter au panier la plupart des descriptions analytiques publiées et de rendre seulement l'essentiel. L'auteur distingue parfaitement les différences et les similitudes du *ductus* de l'outil de chaque sculpteur, les particularités techniques de la taille de la pierre, le rythme et les caractéristiques d'assemblage des compositions, mais il les décrit et les souligne uniquement quand et autant que son argumentation l'exige. La compétence de l'auteur à présenter la sculpture haut-médiévale de manière claire et intéressante est un modèle du genre. Son sujet de recherche est répétitif et bidimensionnel, le répertoire des motifs est limité, enfermé dans les règles de la rhétorique, le sujet est brutalement exposé, statiquement symétrique et esclave de l'*horror vacui*, et il apparaît souvent sur des fragments misérables – tous éléments qui fourniraient normalement matière à un somnifère. Cependant, ce n'est pas ainsi que N. Jakšić regarde cette sculpture surchargée de petits brins, de spirales, d'entrelacs, de rares fleurs et feuilles à peine reconnaissables. Il en saisit la nature subtile et le message fonctionnel très clair. Ce qui l'illustre le mieux est l'exemple de l'utilisation du vocabulaire de la décoration, nécessairement assez fréquent dans ce contexte : d'innombrables fois dans la littérature spécialisée nous rencontrons des expressions comme « le décor d'une plaque de chancel », « un fragment décoré », « la décoration à entrelacs », etc., même si nous sommes conscients qu'il ne s'agit pas d'un ornement. Une croix sculptée ne peut être décorative, non plus que le cyprès, le palmier, l'oiseau dans son rinceau ne sont des ornements. C'est une représentation du paradis. Il est intéressant de voir comment le terme « décoration » est utilisé dans ce livre, l'auteur affronte la limite linguistique qui fait du mot « décoration », « décor » un synonyme d' « ornement ».

L'étude de la sculpture haut-médiévale est en plein essor dans toute l'Europe. Le fait que les fragments sculptés constituent un abondant trésor de données sur les siècles lointains et parfois difficiles à comprendre du haut Moyen Âge est incontestablement ancré dans notre conscience. On catalogue et publie chaque jour des milliers de fragments à travers l'Europe. Et il est de plus en plus clair qu'il s'agit d'un phénomène qui présente d'importantes caractéristiques communes sur l'ensemble de l'espace européen. On découvre de plus en plus de sculptures comparables ou identiques, parfois éloignées les unes des autres de près de 1000 km. Ces éléments fondent la conviction que la sculpture préromane à entrelacs n'est pas apparue au même moment dans des conditions similaires en plusieurs endroits, mais on tente de découvrir des foyers de création et des systèmes de propagation. Aucune réponse ne met encore tout le monde d'accord, mais l'accumulation de recherches toujours meilleures et plus systématiques est susceptible de conduire à une telle solution qui recueillera l'approbation sinon de tous, au moins de la plupart des chercheurs. Quelle place occupe le prof. Jakšić dans le concert des efforts globaux de la recherche sur l'art des VII^{e}-XI^{e} siècles ? Ses résultats scientifiques ont-ils une résonnance locale ou plus large ? La réponse ne fait pas de doute, tant il est clair pour lui que Rome, Aquilée, Ravenne, ne peuvent être un étranger lointain pour le chercheur croate qui veut aborder la culture visuelle du début du Moyen Age. Le phénomène doit naturellement être étudié au niveau local, mais il doit être replacé dans un contexte international. N. Jakšić excelle à exploiter les données scientifiques provenant de toute l'Europe, en particulier le matériel italien, afin d'expliquer au mieux notre histoire de l'art, mais il va aussi interpréter des monuments au-delà de nos frontières. Ici, il met à profit l'occasion d'éclairer quelques faits généraux grâce aux résultats de notre cercle. Dans un *excursus*, par exemple, il a décidé de mettre un point d'exclamation final à l'affaire de la datation des plaques du chancel qui se trouvent actuellement dans la chapelle Saint-Pierre de la cathédrale d'Aquilée. Certes, nous nous sommes divertis pendant trente ans à observer toute une génération de chercheurs qui considérait ces reliefs remarquables comme des œuvres du début du IX^{e} siècle, tandis qu'un très petit groupe de scientifiques menés par la paire Fulvio Zuliani / Nikola Jakšić les savait être de la première moitié du XI^{e} siècle, avec toutes les conséquences que cette datation implique. Les partisans de la datation ancienne disparaissent lentement, et il me revient le plaisir de constater que dans la mise en place d'une véritable chronologie de la sculpture d'Aquilée, N. Jakšić atteint son but en utilisant un exemple tiré de notre livre sur la sculpture istrienne du V^{e} au XIII^{e} siècle, imprimé l'année dernière.

N. Jakšić cultive l'exactitude même quand elle est désagréablement embarrassante et contraire à des certitudes ancrées. Et c'est à juste titre qu'il sait d'un doigt professoral soulever des objections et démanteler des affirmations fausses ou superficielles. Il est heureux qu'existent encore de tels auteurs ! Car, si, par exemple, Stjepan Gunjača n'avait pas fourni des efforts considérables et ne s'était pas exposé à de grands désagréments pour expulser le malheureux vase de Bitelić de l'historiographie du haut Moyen Âge

croate, on verrait probablement aujourd'hui encore des groupes scolaires venir contempler le calice usé qu'un vieux Slave a apporté suspendu à son cou jusqu'à l'Adriatique en traversant les montagnes des Carpates. N. Jakšić remet résolument ici quelques fantaisies de ce genre à leur place, notamment dans les *addenda*. Entre nous, ce sont là les parties les plus divertissantes et les plus frappantes de l'ouvrage, celles qu'il ne faut manquer à aucun prix.

Ivan MATEJČIĆ
Université de Rijeka

Ivan MATEJČIĆ – Sunčica MUSTAČ, *Scultura dal IV al XIII secolo - Il patrimonio artistico della chiesa istriana* (in croato ed italiano), Diocesi di Parenzo e Pola, Parenzo 2014, p. 315. (ISBN 9789535745600)

È stato pubblicato il primo tomo della collana "Il patrimonio artistico della chiesa Istriana". Si tratta di un progetto molto ambizioso attraverso il quale si è tentato di presentare la maggior parte del patrimonio artistico realizzato per esigenze liturgiche sul territorio delle diocesi istriane. Quella di Parenzo e Pola è la diocesi più grande della penisola e, di conseguenza, il suo patrimonio non è solo quantitativamente più ampio ma anche più rappresentativo. Tale diocesi comprende, oltre al territorio di Parenzo e Pola, alcune diocesi storiche ed altre che furono soppresse come quelle di Cittanova e Pedena. Pertanto il patrimonio di questa diocesi rappresenta in modo davvero esemplificativo l'arte istriana.

La collana sarà costituita da alcuni volumi monografici che tratteranno rispettivamente di architettura, scultura, arte orafa e artigianato artistico. Curatore della collana è il prof. dr. Ivan Matejčić, indubbiamente il miglior conoscitore del patrimonio artistico della regione. Il primo volume tratta la scultura del territorio della diocesi di Parenzo e Pola del periodo tra IV e XIII secolo, il che comporta che all'ambito scultoreo verrà dedicato almeno un altro volume in cui verranno presentate opere realizzate dal XIV al XX secolo. Autori del primo tomo sono Ivan Matejčić con "La scultura preromanica dal IV al X secolo" e Sunčica Mustač che ha sviluppato il tema "La scultura romanica dall'XI al XIII secolo". A questi due saggi introduttivi è abbinato un ampio catalogo di rilievi e sculture che si compone di 126 schede descrittive. Le esaustive schede sono state realizzate, oltre ai due già citati autori, da Pascale Chevalier e Miljenko Jurković.

Gli esempi più antichi di scultura paleocristiana pervenuti in Istria risalgono al IV secolo e sono riferibili a contesti funerari. Si tratta di frammenti di sarcofagi con rappresentazioni figurative tra cui merita una particolare attenzione un manufatto conservato presso il Museo civico di Parenzo. Quest'ultimo, scolpito a Roma, appartiene al celebre gruppo "a porte di città" la cui denominazione si deve alla presenza di mura e torri difensive (Gerusalemme celeste) che fanno da sfondo a rappresentazioni di scene miracolose, alle figure degli apostoli e di Cristo in gloria. I sarcofagi di V e VI secolo, non decorati da rappresentazioni narrative ma solo da motivi simbolici eseguiti a bassorilievo, sono principalmente manufatti di produzione locale, nella maggior parte dei casi aquielese. Nel volume sono riportati gli esempi più rappresentativi di quest'ultimo gruppo, ovvero quelli di Pola, Betica, Umago, Fasana e Cittanova.

Grandi mutamenti nell'arredo delle importanti basiliche cristiane si ebbero nel VI secolo in seguito all'inclusione dell'Istria nell'impero di Giustiniano. Appare evidente l'influsso diretto del potere centrale nella regione di nuova conquista, che si esprime attraverso l'importazione di elementi architettonici caratterizzati da elementi scultorei (colonne, capitelli, imposte, portali) e di arredi liturgici lapidei (recinzioni presbiteriali, amboni, cibori...). In genere per questo tipo produzione veniva utilizzato il marmo proconnesio proveniente dalle cave imperiali sul Mar di Marmara. Tra le realizzazioni scultoree del VI secolo spiccano gli arredi marmorei della Basilica Eufrasiana a Parenzo che il volume, pur dedicandovi solo 12 schede, presenta esaustivamente. Al lettore viene presentata un'attenta analisi di tutti i capitelli della basilica suddivisi in tipologie con un nutrito corredo fotografico costituito da 34 immagini. In questo lavoro sono riportati anche l'altare, elementi della recinzione presbiteriale, tra cui diversi e più caratteristici plutei e pilastri, la cattedra vescovile e i frammenti dell'ambone. Nelle realizzazioni scultoree sono state incluse anche le decorazioni a stucco conservate sugli intradossi dell'arcata settentrionale dell'Eufrasiana, la cornice nell'abside, nonché la decorazione dell'arco trionfale tripartito nell'aula dell'episcopio.

La cattedrale di Pola fu dotata di installazioni liturgiche scolpite in marmo proconnesio, tra le quali si distinguono i plutei (conservati in uno stato relativamente buono) recanti caratteristiche rappresentazioni simmetriche piuttosto usitate in questo tipo di produzione scultorea. I temi individuati sugli esempi della cattedrale di Pola sono il cantaro, dal quale fuoriesce un girale di vite, una coppia di angeli simmetrici associati ad una croce stante in posizione centrale, il monogramma di Cristo che può essere affiancato lateralmente da una coppia di croci latine o una coppia di pavoni, considerati uccelli celesti. I frammenti di umbone dalla stessa cattedrale recano una soluzione interessante consistente di due medaglioni campiti da uccelli (anatre) che beccano una foglia.

I grandi mutamenti sociali provocati dall'arrivo dei Longobardi in Italia nel 568 ebbero significative ripercussioni sulla produzione artistica nell'Alto Adriatico, per esempio l'interruzione della costruzione di grandi luoghi di culto dotati di arredi di pregio. Le poche commissioni in Istria furono eseguite dalle botteghe locali nelle quali lapicidi improvvisati scolpivano i bassorilievi, spesso sotto forma di semplice disegno inciso nel calcare, cercando di imitare i temi simbolici di epoca paleocristiana che, con il passare del tempo, si riducevano ad una decorazione geometrica. In quel periodo, che perdurò fino alla fine dell'VIII secolo, soluzioni molto interessanti si ritrovano proprio sugli esempi istriani, soprattutto sui manufatti provenienti dall'agro di Pola, per esempio San Polo nei pressi di Valle, Gallesano, San Pietro sull'isola di Brioni Maggiore, Valle ecc. I plutei di maggiore interesse recanti rappresentazioni di grossi volatili, dalla spiccata connotazione naïf, si rinvennero sotto le rovine di una chiesetta a Valbandon non lontano da Pola. Questi ultimi presentano alcuni motivi decorativi nuovi, che presero il sopravvento a partire dall'instaurazione del nuovo potere nella penisola sotto il dominio dei Carolingi.



Fig. 1. L'epigrafe di vescovo Handegis

Si tratta, ad esempio, di intrecci formati da nastri bisolcati, del motivo a cani correnti e di un tipo di grossolano girale composto da singoli elementi circolari.

In quell'epoca, verso la fine dell'VIII secolo, fu costituito un nuovo centro diocesano a Cittanova nel che per primo accolse in cattedra il celebre vescovo Maurizio, *episcopus Histriensis*. La realizzazione e l'installazione dell'arredo liturgico per la nuova cattedrale fu l'impresa scultorea più impegnativa di quel periodo storico. Il nome di Maurizio fu inciso nell'epigrafe del ciborio esagonale che si ergeva sopra il fonte battesimale della nuova cattedrale di S. Pelagio. Un altro ciborio si ergeva sopra l'altare nel presbiterio, il cui intero spazio si trovava in una posizione piuttosto elevata rispetto alla navata in quanto impostato sopra la volta della cripta solo parzialmente interrata. Il presbiterio era chiuso da una recinzione, della quale sono stati riconosciuti plutei e transenne. Gli esempi più rappresentativi dei rilievi dalla chiesa di S. Pelagio tra cui, ad esempio, il ciborio del fonte battesimale e la maggior parte dei plutei pervenuti in toto, sono ovviamente riportati anche nel volume. Bisogna tenere presente, tuttavia, che si tratta solo di una selezione di manufatti facenti parte di un nutrito gruppo di rilievi trattati esaustivamente qualche anno fa nella relativa monografia intitolata *Lapidario di Cittanova* (2006).

Il secondo rilevante edificio costruito in Istria durante il dominio franco è la basilica trinavata di S. Maria Alta presso Valle. Appare chiaramente che si tratta di un edificio di culto ubicato all'interno di un complesso monastico, come hanno evidenziato anche le sistematiche indagini archeologiche condotte nel sito già da alcuni anni. Le campagne di scavo hanno restituito numerosi elementi di arredo liturgico della chiesa carolingia, tra i quali per il loro pregio si distingue il gruppo di capitelli del colonnato. Nella realizzazione i lapicidi trovarono ispirazione negli archetipi tardoantichi e altobizantini e imitarono qualche capitello dell'Eufrasiana, tuttavia la complessa lavorazione delle forme di accentuata plasticità dei capitelli antichi fu sostituita da bassorilievi scolpiti sul *kalathos*. Su alcuni capitelli si nota ancora il tentativo di scolpire di grosse foglie, ma ciononostante prevale il bassorilievo con intrecci geometrici bisolcati presenti anche sull'arredo liturgico. Miljenko Jurković, vista tale caratteristica espressione scultorea, decise di definire il loro autore come "Maestro dei capitelli di Valle". Le opere di questo lapicida sono state riconosciute anche in alcuni altri siti istriani, in primis, nella chiesa di S. Sofia a Duecastelli per la quale il maestro realizzò la recinzione presbiteriale. I rilievi provenienti da questa piccola chiesa ad aula e caratteristico presbiterio tripartito, sono rappresentati nel volume con un archetto timpanato e alcuni pilastri del cancello presbiteriale.

Durante il IX secolo la scultura in Istria acquisì nuove caratteristiche che vengono definite con l'espressione "scultura carolingia". Sui rilievi predominano motivi geometrici composti da intrecci di nastri bisolcati come si può benissimo notare sui plutei della cattedrale di Pola e di quella di Cittanova i cui arredi liturgici furono rinnovati secondo i gusti di quel periodo. Vennero rinnovati con nuovi arredi liturgici anche altri rilevanti luoghi di culto come S. Maria Alta presso Valle oppure la chiesa paleocristiana di S. Andrea a Betica, ma anche qualche chiesa rurale come quella di Gallesano.

Tra le installazioni liturgiche delle più importanti chiese istriane spiccano particolarmente i cibori. Gli esemplari provenienti da S. Andrea a Betica e dalla chiesa di S. Felicita a Pola erano quadrangolari, quindi da altare. Un ciborio di maggiore pregio era quello esagonale dal battistero della cattedrale di Pola, come si può constatare dai tre archetti conservati interamente sui quali dominano intrecci geometrici di diversa fattura, distribuiti molto fittamente, arricchiti solo con qualche motivo vegetale facendo avvertire soprattutto l'*horror vacui* quale effetto predominante. In quell'occasione fu rinnovato anche il cancello presbiteriale della cattedrale di Pola come si può desumere direttamente dai monumentali plutei sui quali si ripete diverse volte il motivo a *Korbboden* e altre composizioni affini, nei quali risalta il cerchio inscritto in un quadrato. Ritengo che tali nuove installazioni liturgiche possano essere poste in nesso diretto con il vescovo Handegis, attestato con un'epigrafe incisa su un architrave nel perimetrale sud della cattedrale polesana. L'iscrizione, di concezione ambiziosa, reca il monogramma del vescovo e il testo distribuito in quattro righi e fiancheggiato da due pavoni che si fronteggiano. Il manufatto presenta una doppia datazione in quanto viene menzionato il regno dell'imperatore Ludovico e l'anno 857. L'epigrafe realizzata in lettere capitali romane all'interno di una *tabula* e l'esecuzione molto plastica dei pavoni con dettagli di esecuzione minuziosa (per tali caratteristiche ricordano le rappresentazioni negli evangeliari altocarolingi di Lorsch, di Centula e di Harley) denotano che Handegis fu a conoscenza delle tendenze in voga nell'arte carolingia di quel periodo. Appare evidente che il rilievo sull'architrave in questione da un lato trae ispirazione

direttamente dalla classica antichità romana (epigrafe) e dall'altro dalle rappresentazioni cristiane simboliche (monogramma e pavoni) ampiamente presenti nell'arte del periodo giustinianeo. Proprio queste due componenti caratterizzano fortemente l'arte figurativa della rinascenza carolingia. Per questo motivo sull'architrave non compaiono i consueti intrecci geometrici a tre punte e i motivi vegetali ad essi associati.

Alla metà del X secolo l'Istria, assieme al vicino Friuli, fu separata dal Regno Italico e inclusa nel Sacro Romano Impero della Nazione Germanica, aspetto che influenzò in modo significativo la produzione artistica della penisola. Il ruolo protagonista nel governo dell'Istria fu assunto dall'aristocrazia bavarese soprattutto da quando Poppone (1019 – 1044) divenne patriarca di Aquileia. Riflessi diretti delle realizzazioni scultoree dell'epoca di Poppone sono visibili sulla recinzione presbiteriale della basilica trinavata di S. Michele s Bagnole presso Peroi nella diocesi di Pola. I suoi plutei e pilastri presentano stringenti affinità con quelli del cancello presbiteriale della basilica patriarcale installato proprio durante il patriarcato di Poppone, oggi conservati come elementi di reimpiego come recinzione della cappella di S. Pietro nella basilica. Nella letteratura del secondo dopoguerra tali rilievi furono perlopiù datati al IX e non all'XI secolo. Soltanto recentemente vengono nuovamente trattati come scultura dell'epoca di Poppone, soprattutto sulla traccia della riflessione di F. Zuliani che accolgo appieno proprio come in questo libro lo ha fatto anche l'autrice Sunčana Mustač. Il confronto con la scultura di Bagnole ulteriormente confermano tale opinione considerato che la chiesa di S. Michele era di certo un edificio del primo romanico.

La più impegnativa impresa edilizia in Istria dell'XI secolo fu la costruzione della chiesa di S. Martino ubicata ai margini del castello di San Lorenzo del Pasenatico. Alcuni frammenti inseriti nel perimetrale sud, come anche i capitelli della basilica trinavata -tipologicamente prossimi ad alcuni altri manufatti analoghi di datazione certa nell'Alto Adriatico (S. Nicola a Lido)-, sono sicuramente antecedenti la metà dell'XI secolo. Per questo motivo è un vero peccato che nessuno di tali capitelli sia stato riportato nel volume né con descrizione né con illustrazioni. Di S. Martino è stato inserito, invece, un angelo orante rappresentato frontalmente. Il linearismo accentuato nella sua esecuzione richiama gli archetipi dell'arte ottoniana, come si può anche notare sui resti di affreschi conservati nelle absidi della chiesa. Un altro orante è rappresentato su un pilastro nella già menzionata chiesa di S. Michele a Bagnole, ma la sua stilizzazione specifica tradisce la mano di un primitivo scalpellino locale. Per contro, osserviamo la presenza di un lapicida più abile, che imparò il mestiere presso qualche bottega di rilievo, nella chiesa di S. Biagio a Dignano ove la figura di una orante è accompagnata dal testo del *Cantico dei cantici*. Il manufatto denota lo sforzo dello scultore nella realizzazione più morbida e sinuosa delle pieghe del panneggio, enfatizzate dal trattamento lineare della superficie.

Un'impressione completamente diversa lasciano allo spettatore i due santi scolpiti in altorilievo e inseriti sulla facciata della casa in via S. Mauro 16 a Parenzo. Le braccia sono fuse con il corpo e gli avambracci appoggiati sul petto dei santi in posizione frontale denotano un'esecuzione scultorea che privilegia il volume a scapito del movimento. I due evangelisti di Carsette presentano numerosi dettagli affini ai due santi di Parenzo, non solo per quanto concerne il volume e l'impostazione, ma anche per le pieghe parallele disposte in modo schematico della veste che scende dalla vita fino ai piedi. Tuttavia, è rimasto inosservato un importante particolare presente su tutti i quattro santi, ovvero la lunga cintura il cui tratto terminale pende tra le gambe quasi fino ai piedi. Tale dettaglio di "moda" o iconografico conforta la datazione di questi rilievi al XIII secolo come, del resto, si propone nel volume. Ritengo che queste figure istriane di santi possano essere viste come il corrispettivo del rilievo di S. Leonardo sul perimetrale nord della chiesa di S. Marco a Venezia. La centura di quel tipo è presente anche nei mosaici marciani del XIII secolo (Porta di Sant Alipio e *Apparitio Sancti Marci*). Basandosi sul trattamento del volume e sulla notevole stilizzazione del panneggio delle vesti, si può comunque affermare che i santi istriani sono molto più vicini alla tradizione lombarda.

In ogni caso, gli esempi in questione affermano il ritorno della figura umana nella scultura dell'Istria. Ad essi può essere associata solo una composizione piuttosto complessa con contenuti narrativi identificata nei frammenti convessi del parapetto di ambone provenienti dalla chiesa a Bagnole sui quali, accanto a numerose raffigurazioni zoomorfe sotto gli archi, sono scolpite scene tratte dalla vita di Cristo. Si riesce a riconoscere bene soltanto l'episodio delle pie donne al sepolcro con iscrizioni ECCE TRES MULIERES – ANGELUS – DE/AD/SPL (Deus ad sepulchrum). L'autore dell'ambone si firmò SIL/VE/STE/R/MAI.

Nella cattedrale di Parenzo degno di nota è il sarcofago destinato a custodire le reliquie dei SS. Mauro ed Eleuterio, scolpito di marmo proconnesio reimpiegando blocchi del periodo altobizantino. Il manufatto è caratterizzato da teorie di palmette con foglie a resa plastica. Le tre epigrafi incise sul sarcofago offrono numerosi dati sulla sua destinazione e sul periodo di realizzazione (1247), nonché sui lapicidi che lo scolpirono, ovvero Benvenuto Nicola Bonoscagno e Nicola da Ancona. Quest'ultimo incise la propria firma anche sul portale della chiesa di S. Maria del Castelnuovo a Recanati del 1253 ove compaiono dettagli decorativi quasi identici.

La scultura romanica istriana, oltre ai rilievi in pietra, è caratterizzata anche da alcuni monumentali crocifissi lignei. Gli esemplari di Gallesano e di Valle, che hanno perso quasi completamente la pigmentazione, denotano analogie con opere del mondo alpino e prealpino, dunque un areale che dal punto di vista politico in quel periodo storico annoverava anche l'Istria. Il crocifisso di Gallignana può essere confrontato direttamente con quello di Cividale, innanzi tutto per la curva disegnata dal corpo di Cristo con il fianco sinistro sporgente, fuori asse, sul quale è fissato il lungo perizoma che scende sfiorando le ginocchia. Pare che proprio l'esemplare di Cividale avesse ispirato anche lo scultore del crocifisso di Montona che "parafrasò" le caratteristiche fondamentali del grande archetipo nell'impostazione della statua.

Il team di autori è guidato da uno studioso esperto (Matejčić) e da una autrice esperta (Mustač) che, assieme ai già menzionati collaboratori, hanno redatto testi con piena responsabilità scientifica. Le schede delle singole opere, concepite con maturata competenza, hanno offerto una selezione di opinioni rilevanti integrate con propri commenti e posizioni. Le schede sono corredate da immagini di elevata qualità realizzate da Živko Bačić e Ivo Puniš, ai quali

va riconosciuto un particolare merito. I complimenti vanno anche allo Studio Sonda d.o.o. di Visinada per l'impostazione grafica di questa edizione bilingue (traduzione in italiano Jan Vanek) che si distingue per l'equilibrio armonioso tra le illustrazioni e il testo distribuito in due colonne.

Congratulandoci con gli autori per i testi e con l'editore per l'impresa compiuta, attendiamo con impazienza il prossimo volume.

Nikola JAKŠIĆ
Università di Zara

José Carlos SÁNCHEZ-PARDO, Michael G. SHAPLAND (eds), *Churches and Social Power in Early Medieval Europe*, pp. XVI+553, Studies in the Early Middle Ages (SEM 42), Turnhout, Belgium, ISBN: 978-2-503-54555-4.

Negli ultimi decenni il dibattito storiografico si è liberato, grazie soprattutto al contributo dell'archeologia, da una visione semplicistica e lineare dell'organizzazione sociale altomedievale, per proporre un quadro molto più articolato, caratterizzato da un complesso contesto politico, una forte varietà regionale e una rete di scambi commerciali a lunga distanza più fitta di quanto prima si pensasse. Allo stesso tempo le chiese tardoantiche e altomedievali sono passate da essere oggetto di un'analisi artistica e architettonica a far parte di un discorso molto più generale sul popolamento, l'economia e le relazioni sociali durante questo periodo.

In questa prospettiva l'obiettivo del libro, tracciato nel sottotitolo (*Integrating Archaeological and Historical Approaches),* è quello di proporre una rinnovata riflessione sul tema delle chiese in quanto spazi dove si manifestano rapporti di potere, basata sull'analisi critica e integrata della documentazione archeologica, delle fonti storiche, dell'architettura e dello studio del paesaggio. I sedici articoli che lo compongono offrono una ricca panoramica degli studi più recenti relativi allo studio archeologico delle chiese altomedievali in Europa occidentale (Inghilterra, Italia, Francia, Spagna, Germania, Irlanda, Islanda, Portogallo, Svezia e Danimarca) tenendo conto del loro contesto sociale, economico e politico.

Nell'introduzione (*Churches and social power in Early Medieval Europe*) i due curatori, José Sánchez-Pardo e Michael Shapland, evidenziano l'importanza fondamentale delle chiese come luogo di esercizio e manifestazione del potere delle élites durante tutto l'alto medioevo; che si tratti di grandi chiese/monasteri, solitamente fondati da re e vescovi, o piccole chiese locali, spesso volute dalle élites aristocratiche, esse costituiscono uno scenario, comune nell'intera Europa occidentale, tra i pochi condivisi in modo trasversale da tutti gli strati sociali. Per questo motivo le chiese rappresentano un osservatorio privilegiato per lo studio dei vari modelli di potere che si svilupparono in questi primi secoli del medioevo, caratterizzati da un'eccezionale varietà politica e sociale.

All'esauriente quanto necessaria parte introduttiva fanno seguito i vari casi studio, suddivisi in quattro parti/temi sulla base delle loro peculiarità.

Nella prima parte (*Churches as Channels for Power Relations*) si affronta il tema delle chiese (rurali e urbane) come canali per le relazioni di potere (re, vescovo o élites locali) in differenti contesti europei altomedievali: Álava nel nord della Spagna (J. A. Quirós, I. Santos, pp. 35-68), la regione del Garda in Italia (A. Chavarría, pp. 69-97), il regno del Fir Maige in Irlanda (T. O Carragáin, pp. 99-155), Lucca in Toscana (R. Farinelli, pp. 157-181).

Il secondo tema *(Churches and Transition of Power*) include quattro articoli che rendono conto del ruolo fondamentale delle chiese nella riorganizzazione politica dopo una conquista militare e il conseguente riassetto degli ordinamenti territoriali. I casi studio indagati sono il North Yorkshire (Inghilterra settentrionale) dopo la conquista normanna del 1066 (A. McClain, pp. 185-225); la Galicia (Spagna settentrionale) durante il periodo di espansione del regno delle Asturie tra VIII e X secolo (J. C. Sánchez Pardo, pp. 227-268); il monastero di Samos (Spagna settentrionale) e Heidenheim (Germania meridionale) (C. Zwanzig, pp. 269-295); il nord ovest della Normandia, prima durante e dopo le conquiste vichinghe e normanne tra 800 e 1200 (D. Pets, pp. 297-328).

Nella terza parte (*Churches in Landscapes of Power*) chiese e dinamiche di potere sono esaminate in rapporto al loro paesaggio di riferimento. Sono qui analizzati alcuni siti del nord della Francia e del sud della Scandinavia tra IV e XII secolo (A. Nissen, pp. 331-365), il territorio anglosassone nel VII secolo (W. Wright, pp. 367-386), la regione di Braga nel Portogallo settentrionale tra V e X secolo (L. Fontes, pp. 387-417), il sud est della Francia tra tardo antico e alto medioevo (C. Delaplace, pp. 419-447).

La quarta parte, infine, (*Churches as Centres of Power*) considera le chiese come manifestazione del potere. Emblematici i casi di San Salvatore di Brescia e di altre chiese regie longobarde dell'Italia settentrionale (G. P. Brogiolo, pp. 451- 472), della cattedrale di Aachen (A. Schaub, T. Kohlberger pp. 473-494), di alcune cappelle e monasteri reali dell'Inghilterra anglosassone (M. Shapland, pp. 495-522), della chiesa di Reykholt in Islanda (G. Sveinbjarnardóttir, pp. 523-540).

Questo lavoro si presenta quindi come un utile panorama per comprendere quali siano le relazioni tra la fondazione di una chiesa, il ruolo giocato dalle élites locali e il paesaggio in cui è collocata.

Paolo VEDOVETTO
Università degli Studi di Padova

Gian Pietro BROGIOLO (a cura di), *Le chiese medievali del Garda bresciano*, Lonato del Garda (BS): Associazione L.A.CU.S., 2015, 128 pp. (colore), ISBN: 978-88-941246-0-6.

Il tema della creazione di una rete ecclesiastica in rapporto alle trasformazioni del popolamento e del paesaggio tra tardoantico e alto medioevo nel territorio attorno al lago di Garda costituisce uno dei cavalli di battaglia di Gian Pietro Brogiolo ormai da quarant'anni. Accurati scavi, prospezioni e ricognizioni archivistiche gli hanno

consentito di tracciare un quadro estremamente articolato che permette di leggere, anche in un contesto geografico più ampio, la complessità dei rapporti economici, politici e sociali che nell'alto medioevo si innescarono per dar luogo alla rete di chiese, decine, costruite in questo territorio. Grazie a progetti locali (Alto Garda bresciano), regionali (APSAT – Ambiente e Paesaggi dei Siti di Altura Trentini) e internazionali (CARE – *Corpus Architecturae Religiosae Europeae*) Brogiolo ha infatti indagato – intrecciando metodi tradizionali, letture stratigrafiche esaustive, scavi e metodologie innovative – un elevato numero di edifici di culto, scoprendone la storia e le relazioni con il territorio circostante, pubblicando esaustivamente le sue ricerche. La novità di questo volume rispetto a tanti precedenti articoli scientifici, atti di convegno e miscellanee[1] si trova fondamentalmente nel suo formato: di dimensioni agili e con una grafica molto accattivante "Le chiese medievali del Garda bresciano" si propone come una guida archeologica agli edifici di culto altomedievali e romanici del Garda, accessibile a un pubblico ampio che non vuole comunque rinunciare a contenuti innovativi e rigorosi dal punto di vista metodologico.

Dopo due ampie e sistematiche introduzioni alle chiese tardoantiche e altomedievali (Brogiolo) e a quelle romaniche (Monica Ibsen), il volume si struttura in una serie di schede discorsive organizzate per diocesi antiche (Verona, Brescia e Trento) e, all'interno di questi grandi blocchi, per pievi, ordine che, bisogna ammettere, a un visitatore non specializzato in questi temi può causare una certa confusione, sebbene la suddivisione tra diocesi sia chiaramente spiegata già dalle prime pagine. Le schede di ogni chiesa – scritte dallo stesso Brogiolo o dalle sue collaboratrici: M. Ibsen, L. Cervigni e A. Chavarria – sono esaustive senza essere eccessivamente corpose. In molti casi gli edifici sono stati oggetto di indagini direttamente da parte di Brogiolo o della sua équipe, mentre in altri sono stati sintetizzati i risultati dei lavori di altri archeologi che operano in ambito locale. Tutte le schede sono ampiamente illustrate e corredate da piante, molto chiare, ad opera di R. Benedetti. Alcune mappe finali, di semplice lettura, agevolano poi il lettore nella creazione di itinerari *self-made* tra gli edifici religiosi del Garda bresciano. Si tratta dunque di un lavoro di divulgazione ad alto livello, ma non solo; anche i lettori più esigenti ed esperti di archeologia delle chiese troveranno di certo spunti innovativi che rendono la sua lettura meritevole.

Francesca BENETTI
Università degli Studi di Padova

[1] Oltre alle pubblicazioni dei singoli scavi, tra le molte di sintesi ci limitiamo a citare i recenti: G. P. BROGIOLO *et al.*, *Chiese dell'Alto Garda bresciano. Vescovi, eremiti, monasteri, territorio tra tardo antico e romanico*, Mantova, 2003; G. P. BROGIOLO (ed.), *Nuove ricerche sulle chiese altomedievali del Garda*, Mantova, 2011; G. P. BROGIOLO *et al.* (eds.), *APSAT 10-11. Chiese trentine dalle origini al 1250. Volumi 1-2*, Mantova, 2013.

Françoise GASPARRI, *Suger de Saint-Denis. Moine, soldat, homme d'État au XII^e siècle*, Paris, Éditions Picard, 2015, 208 p., 20 illustrations couleur, bibliographie, index des noms de lieux, églises et noms de personnes, ISBN : 978-2-7084-0991-0.

Cet ouvrage de Françoise Gasparri, archiviste-paléographe directrice de recherche au CNRS, est le fruit d'un travail très important, à savoir l'édition de l'intégralité de l'œuvre de l'abbé Suger, un de ces personnages de la France médiévale qui ne nécessitent pas de grandes introductions. Cet aperçu intime de sa manière de penser permet à l'auteur de le montrer sous un nouveau jour et de lui rendre justice, en corrigeant quelques idées reçues.

Le livre est divisé en six parties : *Introduction* (p. 9-34) ; *Suger, moine, soldat, homme d'État* (p. 39-100) ; *L'Abbé Suger et Saint-Denis* (p. 101-148) ; *Les écrits de Suger* (p. 149-166) ; *La pensée et le programme politique de l'abbé Suger* (p. 167-180) *; Conclusion. Autour d'un portrait* (p. 181-190), avec une bibliographie exhaustive (p. 191-201) et un index très utile détaillant noms de lieux, églises et noms de personnes.

L'introduction sert à cadrer un contexte large, nécessaire pour comprendre la véritable importance de l'abbé Suger dans son époque. L'auteur brosse un tableau plutôt détaillé de tous les aspects de la société contemporaine de Suger : les règnes des trois rois qui ont marqué sa vie (Philippe I^er^, Louis VI et Louis VII) ; l'essor urbain et commercial ; la réforme grégorienne et la *renovatio* ; l'importance de Rome et les transfortmations du tissu urbain et du rapport entre pouvoirs ecclésiastique et laïque ; l'affaiblissement de l'influence des monastères en faveur des cathédrales ; lesystème d'éducation et les courants philosophiques principaux ; l'émergence des nouveaux ordres religieux ; les causes des croisades et l'historique de la première et de la deuxième croisade ; la résurgence du pouvoir pontifical ; la réforme de l'architecture résultant de la reforme liturgique ; la querelle des investitures ; la *renovatio Urbis* – architecture et iconographie du pape Calixte II ; le schisme d'Innocent II. L'auteur ne perd pas de vue la position de Suger, indiquant brièvement son opinion et sa position dans chaque situation.

La partie suivante est dédiée à la biographie détaillée de Suger de Saint-Denis, « moine, soldat, homme d'État », comme le décrit l'auteur, né en 1081 dans une famille modeste. Il reçoit son éducation à l'école de Saint-Denis, où il fait la connaissance du futur roi Louis VI. À l'âge de 25 ans il est déjà mandaté pour assister au concile de Poitiers ; la querelle des investitures le familiarise avec la diplomatie du Saint-Siège. Il s'occupe d'affaires administratives et juridiques jusqu'au moment où il doit assister le roi Louis VI dans la guerre contre Hugues de Puiset. Cette expérience le marque, il en garde un dégout de la guerre. Après 1118 il fait partie de l'entourage royal. Louis VI le délègue en 1122 en Italie, où il apprend qu'il a été élu abbé. Un des premiers problèmes auquel il fait face en tant qu'abbé est la possible perte pour Saint-Denis du statut de nécropole royale, car Philippe I^er^ s'est fait inhumer à Fleury (Saint-Benoît-sur-Loire). L'auteur décrit la série des efforts politiques déployée par Suger et son prédécesseur, Adam, pour redonner son importance à Saint-Denis, qui finissent par aboutir avec succès. Après quoi l'abbé continue à réformer la vie ecclésiastique. En 1123 il se rend en Italie pour assister au concile du Latran et visiter le sud du pays ; c'est là qu'il rencontre l'architecture qui va fortement

influencer le nouveau Saint-Denis. Pour affirmer la position de l'abbatiale comme la plus importante du royaume, il prend la décision courageuse de fonder l'anniversaire du roi Louis VI de son vivant. En 1124 Louis VI « se reconnaissait vassal de l'abbaye ». Dès 1125 Suger débute la rénovation de Saint-Denis. Le prince Philippe, fils du roi, qui meurt lors d'un accident, y est inhumé comme un roi. La couronne passe à Louis VII, sacré à Reims, malheureusement pour l'abbaye. Après une longue maladie, Louis VI meurt en 1137. Comme Louis VII n'a que 17 ans, il prend pour conseiller le sage Suger. L'auteur offre de nouvelles perspectives sur cette période très complexe. Elle souligne le fait que même lorsqu'il est occupé par ses obligations liées à l'État, Suger ne cesse jamais de penser à son abbaye, qui est bien présente dans l'iconographie du nouveau sceau royal. La deuxième croisade commence en 1147, l'année où le jeune roi décide d'effectuer un pèlerinage en Terre sainte pour accomplir le vœu de son frère défunt. Suger y est opposé (à la guerre et à cette décision), mais il n'a pas de choix ; jusqu'en 1149 il est *de facto* à la tête de l'État. Après le retour du roi, Suger s'occupe de réformer les abbayes de Sainte-Geneviève et de Saint-Corneille de Compiègne, mais jusqu'au bout de sa vie il ne cesse de conseiller Louis VII. Il meurt en 1151, après lui avoir donné un dernier conseil : préserver la paix.

Dans la partie *L'abbé Suger et Saint-Denis,* l'auteur se concentre sur l'œuvre matérielle de l'abbé. Elle évoque d'abord la réforme de l'abbaye, qui commence par l'amélioration des conditions de vie pour les moines, et continue par la mise en place des anniversaires des trois rois – Dagobert, Charles le Chauve et Louis VI, incarnant les trois dynasties royales réunies à Saint-Denis – qui renforce la crédibilité de l'abbaye. Lecteur passionné des œuvres philosophiques, Suger est fortement influencé par différents textes, notamment ceux du Pseudo-Denys et sa vision de la lumière qui purifie et éveille l'esprit, par les théories néoplatoniciennes sur le rapport entre monde sensible et monde intelligible, d'où lui vient l'idée que la divinité ne peut être aperçue qu'indirectement, par « les choses qui sont faites ». La lecture du traité sur l'arche de Noé d'Hugues de Saint-Victor (et des autres traités du même Hugues) sera très importante aussi, en particulier pour les dimensions de l'église. Après avoir redit l'importance des trois rois, l'auteur revient aux influences italo-normandes (et anglo-normandes aussi) ; le chantier débute vers 1130, mais il avait été conçu bien avant. Son inspiration la plus grande est le Mont-Cassin, abbaye bénédictine modèle. Suger évoque lui-même le processus de la construction, racontant les difficultés, les anecdotes et expliquant ses idées dans son Écrit sur la consécration (auquel l'auteur apporte ici un bel éclairage). La première partie de la nouvelle abbatiale a été consacré en 1140. F. Gasparri décrit en détail le triple portail et son iconographie, ainsi que le reste de l'église et la cérémonie de consécration. Pour la construction du chevet, elle décrit également la pose de la première pierre, la durée des travaux, la consécration en 1144, l'apparence du chevet, avec les explications détaillées. Les derniers paragraphes de cette partie sont dédiés aux verrières, rendues encore plus essentielles tant par l'importance de la lumière dans ce bâtiment, que par l'iconographie présentée et décrite dans le récit de l'abbé.

La partie suivante porte sur les écrits de Suger, une œuvre majeure, car il est un des rares auteurs médiévaux à avoir réfléchi sur sa propre époque et sur lui-même. Il écrit sciemment pour laisser une trace éternelle dans l'histoire. Son premier ouvrage, *La Geste de Louis le Gros* (1143), est un texte historique qui raconte les accomplissements du roi « sous forme de tableaux, un polyptique », d'une manière comparable aux *exempla*. La Grande charte (après 1144), ou « charte de restauration », expose différentes mesures, les plus importantes portent sur la liturgie mémorielle et la reconstruction du chevet de l'église. L'auteur souligne la grande importance de l'œuvre administrative de Suger (achevée en 1147-1149), qui donne une idée du fonctionnement financier et administratif de l'abbaye, du rôle de l'abbé, et qui décrit la reconstruction de l'église abbatiale. Sa correspondance révèle son côté diplomate et homme d'État, mais aussi sa personnalité et son intelligence, tandis que ses chartes illustrent le moine bénédictin rénovateur d'abbaye. Son œuvre historiographique s'inscrit au sein des *Grandes Chroniques de France* : son *Histoire de Louis VII* jamais finie, qui le représente comme un roi-modèle, est écrite avec un style très particulier, plutôt administratif et clair, analysé minutieusement par l'auteur.

Dans la partie dédiée à *La pensée et le programme politique de l'abbé Suger*, l'auteur donne d'abord un historique de l'abbaye dyonisienne et de la tradition des « trois Denis ». C'est dans cette tradition que grandit Suger, qui percevait l'abbaye comme sa mère. Pour la rendre plus belle et plus célèbre, il va utiliser son influence et essayer de renforcer les liens avec l'empire. Pour ce faire, il adopte une philosophie assez audacieuse, qui subordonne le pouvoir temporel au pouvoir spirituel, ce que reflète son programme de philosophie politique : la « fonction du roi est religieuse bien que temporelle ». Il renforce cette idée par la fondation de l'anniversaire de Charles le Chauve, qui, avec le fondateur de l'abbaye, Dagobert, et Louis VI, compose la « trinité » des rois vénérés dans l'abbatiale. Il fonde son action sur un diplôme de Charlemagne (qui a été couronné à Saint-Denis par le pape). Le style de l'écriture de ce diplôme amène l'auteur à conclure qu'il s'agit en fait d'une contrefaçon crée par Suger afin de légitimer l'importance de l'abbaye et sa demande d'y effectuer les sacres royaux. F. Gasparri croit qu'il ne s'agit pas d'une expression de sa vanité, mais « d'une identification totale de l'homme à la fonction, à son église ».

Dans la conclusion l'auteur donne un aperçu des évènements qui suivent la mort de Suger et la nomination du nouvel abbé de Saint-Denis – Eudes, qui maltraite tous les proches du défunt abbé. Elle continue par la lettre envoyée par Guillaume, secrétaire de Suger, faisant l'éloge du défunt, louant ses vertus. Ce texte permet d'encore mieux comprendre sa personnalité. Guillaume a aussi rédigé la *vita* de son maître en trois livres, qui fournissent des détails sur son apparence et son caractère, ses activités et sa mort. Soulignant qu'il a souvent été « victime des historiens de l'art » qui l'ont cru être vain car ils ne l'ont étudié qu'à travers le prisme son chef-d'œuvre architectural, l'auteur veut redresser les torts et le faire apparaître tel qu'il est selon ses contemporains : pacifique, modeste, dévoué et intelligent. Son objectif était de faire de l'abbaye de Saint-Denis « le joyau de la couronne, non pas de sa personne ».

Pour finir, il me faut d'abord dire que ce n'est pas là un livre à recommander à quelqu'un qui veut seulement savoir en quelques mots qui était l'abbé Suger, même si le style de l'écriture est agréable. Il s'agit en fait d'une étude historique si détaillée qu'elle semble montrer tous les aspects de la vie de Suger, tant et si bien qu'elle vous laisse, à la fin de votre lecture, avec l'impression de l'avoir

personnellement rencontré. À cet égard, il faut souligner les analyses minutieuses du style d'écriture de l'abbé, ainsi que l'utilisation aussi particulièrement réussie de sources écrites pour la reconstruction de ses traits et de sa philosophie. Mentionnons encore la bibliographie exhaustive, fort utile, de dix pages, et l'index très pratique, qui faciliteront la poursuite de lectures sur les sujets abordés. Suger voulait que tout son œuvre soit « plus durable que le bronze ». Je fais le pari que ce livre passionnant va lui aussi résister à l'épreuve du temps.

Karmen ČABRILO
Université de Zagreb

Richard J. A. TALBERT, *Rome's World, The Peutinger Map Reconsidered,* Cambridge University Press, New York, 357 p., 33 ill. b/n, 2010 (Hardback, ISBN: 978-0-521-76480-3); 2014 (Paperback, ISBN: 978-1-107-68575-8).

This volume is the result of further research on the well-known 'Peutinger Map', a set of eleven parchment segments that together form an elongated, squat and not quite complete map of the Roman world. In this text, Talbert reconfirms the conclusions made by other scholars, but at the same time adds revolutionary theories on the significance and purpose of the map, opening numerous questions and possibilities regarding its origin. The book proceeds on the basis of the long-standing view that the map itself is not an original creation, but a copy at several removes of a lost Roman forerunner.

Talbert opens with an Introduction (p.1- 9) which describes briefly the map in question and the problems related with the study of it; confirming that any conclusion reached can be no more than conjecture. He then introduces the historical context of the time in which the map was found and the different methodological approaches of the scholars that have studied the map throughout time. Modern works that may help decipher it are now mentioned, obviously the *Barrington Atlas of Greek and Roman World* is of main importance in this aspect, edited by Talbert and published by Princeton University Press in 2000. In his opinion it's a work that has at last furnished comprehensive, informed maps of classical antiquity's physical and cultural landscapes according to modern norms. Following this introduction is a concise description of the organization of the text, then five chapters, a conclusion and nine appendices. Before starting with chapter one the introduction closes with a presentation of the map in reference to the various forms in which it is presented and a simplified transcription of the map lettering as an aid to comprehension.

Chapter one (*The Surviving Copy: History Publication, Scholarship*, p. 10-72) is a preliminary chapter that establishes an essential foundation by treating the copy's discovery around 1500, its ownership over the next half millennium to the present, and above all the successive efforts to publish it and comprehend it. It starts by describing how the map came into the possession of Konrad Peutinger through the will of his good friend Celtis, this part is integrated with a quote from Celtis's will and a photo of the original. The chapter tackles the publication between mid-16th to mid-18th centuries, the first of which was made by Welser in 1591, that published two anonymous sketches probably made under Peutinger's orders. Then follows a list of all the most important publications of the copy, most of them accompanied by photos that make clear the differences and the development of publication and interpretation of the map through the centuries. The chapter addresses the change of ownership of the map in the seventeenth century, passing into Royal hands until 1738 when it was finally deposited permanently at the Hofbibliothek in Vienna, threatened there by French occupation, fire and World War II. The text returns to editions published between mid-18th century and 1870's. Particular attention is given to the work of von Scheyb in 1753, who commissioned the engraving of the map to Salomon Kleiner that had a special concern for accuracy and a characteristically rhetorical style. Then follows another list of all the most important publications of this period, each one made with a different methodological approach and interpretation. The chapter now takes into account all the publications produced from 1880 to the present, introducing Konrad Miller's lithography of 1872 and the first attempt to photograph the map. Related problems would be resolved only in 1976 by Ekkehard Webber who made the first high-quality, real-sized photograph that became the primary source for the close study of the map and the modern studies by Annalina and Mario Levi. This first part closes with an index of the studies published since 1916 in which the work of Miller, mentioned above, is used or referred to.

The second chapter of the volume (*The Surviving Copy: The Material Object and its Paleography*, p. 73-85) is the first of three that analyses in detail the surviving copy of the original Peutinger Map from multiple perspectives. The first section of this chapter (*Material, Condition and Conservation,* p.73-76) is co-authored with Martin Steinmann and analyses the formal aspect of the map, from the dimensions of each parchment to the overlapping pattern, and outlines damage to the map due to the rolling and unrolling. Eventually, in 1741, Niccolò Folosia (prefect of the Hofbibliothek in that period) wrapped the map around a pinewood cylinder so that the parchment could be kept unharmed indefinitely. In 1862 the map was in its own room under glass and partly unrolled. Between 1863 and 1978 the conservation mode changed many times, first kept in a pair of glass panes, then in a steel container and finally in sealed plastic containers with a clear top punctured by air holes to allow "breathing". The second section of this chapter is dedicated entirely to the palaeography of the map and is written exclusively by Martin Steinmann, which divides it under sections which analyses singularly every palaeographic aspect; starting with the drawing and continuing with the scripts, underlining the types and their functions. He then passes to the forms, where he analyses letter by letter every variation of the form throughout the map, then to the Exemplar and to the copyist, which might have been more than one. The chapter closes with two last subsections, the date and place of production, possibly made in Germany in the last quarter of the twelfth century or in the first quarter of the thirteenth and the Post-medieval adjustments where Steinmann suggests that some of the additions might even have been made by Konrad Peutinger himself.

The third chapter (*The Design and Character of the Map,* p. 86-122) is divided into four principal sections which consider the fundamentals of the map design, the mapmaking practice that it reflects and the map's various physical and cultural components with special reference to the route network and associated pictorial symbols. Each section is once again divided in other sub-sections. The part concerning the fundamentals of the map's design considers first the shape, scope and the landscape base. This part is integrated by an illustration of the map's coverage from the Atlantic to India set against a modern map outline by Christos Nüssli. The section dedicated to the mapmaking practice analyses orientation, scale, colour, line work and numerals; while the part concerning the components of the map examines coastlines, rivers, open water, islands, mountains, people and regions. The last section of this chapter is dedicated to the Route Network, this too is divided into sub-sections, the first of which is devoted to the content and planning. Here, Talbert approaches for the first time his theory on the purpose of the map, not intended to be used by travellers but rather to convey certain general impressions about Rome's power. In Talbert's opinion the interpretation of the network from this perspective can provide the key to some puzzling characteristics. The chapter closes with a sub-section dedicated to the presentation and another devoted to the pictorial symbols, the last one explains the study method developed by the Levis, who created seven categories of symbols.

The fourth chapter (*Recovery of the Original Map from the Surviving Copy*, p. 123-131) is the last of the three chapters dedicated to the surviving copy of the map. It examines how accurately this copy may be reckoned to reproduce the original. The first section is devoted to the copyist's initiatives and it analyses all the components that a medieval copyist may have introduced changing the original source, like the insertion of new names and symbols that couldn't possibly have been made by a Roman author. The chapter then concentrates on the names and the figures and points out that the adjustments made to accommodate a Christian outlook are minimal: the area occupied by the heartland of the Bible remains restricted. The surviving copy reflects incomprehension in the copyists handling of names and words, as well as repeated disregard for spelling them correctly or dividing them meaningfully. The misspellings may derive from the inability to interpret the predecessor's lettering. The third section embarks on the Route Line Work, affirming that the placement of names does not invariably leave adequate space for the corresponding route line work to be run underneath, or for a chicane to be drawn where it is needed, each segment is taken into consideration and all the errors that the author made are pointed out. The chapter ends with a short section dedicated to the copyist's flaws in perspective.

The fifth chapter (*The Original Copy*, p.133-142) may be the most important part of the entire book, because it's where Talbert finally describes his new and revolutionary theory concerning the purpose for which the original map was made. It first tries to give an exact date and authorship, which Konrad Miller attributes to Castorius in the IV century, but which Talbert considers unlikely. The hypothesis of Talbert is that the author of the original map was not a person but a team or workshop, composed by members with cartographic knowledge, headed by a highly paid artist. In this first section the research by Emily Albu is taken into consideration, which claims that the map was a Carolingian display made during the ninth century. Talbert considers this very unlikely, one of the reasons is because Carolingians would focus more on northern Europe rather than the Mediterranean. At the end of this first section Talbert reveals his hypothesis that in his opinion the map was made during the Diocletian Tetrarchy (c. 300), because the map's design and presentation match best its preoccupations. The second section of this last chapter is dedicated to the sources that may have been used to create the original map and it affirms that manuscript maps must have been used as well as geographic writings. A quote of Eumenius describes that the maps made in this period had more than instructional value, they were the representation of the finest accomplishments of the bravest emperors, recalled through different illustration of regions. The third section analyses the context and the purposes. Rather than categorizing the route network, the map was used for a comprehensive control of the landscape across the entire known world is conveyed, both its main physical components and its cultural ones. A map of these dimensions was unlikely to be travelled with, and it was unlikely to be used by private citizens because of the cost. Talbert concludes that the most likely purpose of the map was celebratory and propagandistic, as painting was the most common way to commemorate Roman achievements. In the years of the Diocletian Tetrarchy the apse gained new importance from the new ceremonial style instituted by the emperor. The curved wall of the apse within which the throne was set would have made an ideal setting for an extended map of the *orbis terrarum* under Roman sway that was deliberately oriented north and centered on the city of Rome, which would have been positioned just above the throne. Talbert finds such a place in the basement level of the palace built by Diocletian at Split, ideal for the setting of such a long map. He also affirms that the map may have been integrated with other maps (of open waters or celestial) and that the Peutinger Map was one of a set of three. Summarizing all that has been said, in Talbert's opinion the so-called Peutinger Map was a display piece that maybe had been put up in the apse of the *aula* of the Diocletian palace at Split in order to celebrate his achievements as an emperor, and the fact that the map may have been matched with others, projected the cosmic nature of his Tetrarchic rule.

Finally the conclusions (*Conclusion: The Map's Place in Classical and Medieval Cartography,* p. 162-173) take in consideration the map in relation to cartography through history, starting with classical ages and finishing with medieval times. It then examines the lost copies of the map and takes into account the *Cosmographia* made in Ravenna in 700, the Commentary of the Apocalypse made by Beatus in 776 and the version sketched by Prisciani made probably in 1495. All these works have striking resemblance with the Peutinger Map and Talbert puts them into relation with one another in order to understand what moved the maker of the original copy.

The book ends with nine appendices (p. 173-203), which are an integration to better comprehend the map. The first five concern the Latin text appended to the map, its translation and reflections on the authors that engraved the map between the sixteenth century and the nineteenth century: Vodnik, Von Scheyb and Miller. The sixth appendix talks about Wyttenbach's claim to the discovery of the last piece of the map, misidentified in 1835. The last three appendices of the book are user's guides to the interpretation and

correct reading of the map, the last of which introduces the Barrington Atlas as a very valuable instrument for the outlining of rivers and routes. This last part is integrated with a comparative listing of routes in Italy via the Antonine Itinerary, the Bordeaux Itinerary and the Peutinger Map.

This volume is to be considered as a valuable aid in the study and research of the so-called Peutinger Map. It's the first text to tackle this topic in such a detailed methodological way, reorganizing all the information that had already been collected and integrating it with new modern discoveries. One of the most important aspects of this book is the fresh and revolutionary perspective on the conception of the original map, opening new paths into the studying of this exceptional subject. Ultimately it's the starting point of a new reflection, even if, as Talbert himself reminds us many times throughout the book, the exposed theories are simply hypotheses and conjectures.

Nicole GRECO
CARE-Hispania (Universitat de Barcelona)

Christiane Ulrike KURZ, *"Ubi et est habitatio sororum et mansio fratrum" Doppelklöster und ähnliche Klostergemainschaften im mittelalterichen Österreich (Diözese Passau in den Ausdehnungen des 13. Jahrhunderts)*, Solivagus-Verlag, Kiel, 2015, 298 p. ISBN 978-3-943025-19-4

The subject matter of the author's doctoral dissertation are double monasteries and similar monastic societies in medieval Austria, precisely in the area of the Passau Diocese in its 13th century borders. The author's aim was to more or less summarize the already known results of previous research and also to propose guidelines for further research on this topic. The paper is divided into three parts. In the first part, a detailed definition of the term "double monastery" is given, as well as information about the current situation in research and difficulties the author encountered while working on the subject. In the second part the three criteria of presenting historical research results are described: architectural conditions and archaeological finds, pictorial sources and written sources. The latter are of special importance, while they are usually richest in information – mainly documents, obituaries, invoices. Part III is the main part of the book, with detailed selection of altogether 26 monasteries and monastic societies in Passau Diocese belonging to orders of the Order of Canons Regular of Saint Augustine, the Order of Canons Regular of Prémontré, the Order of the Holy Ghost, the Benedictine Order, the Dominican order, the Order of Friars Minor and the Order of Saint Claire, with a short survey about the situation of the Order of Cistercians.

The sole title of this work *"Ubi et est habitatio sororum et mansio fratrum"*, as explained in the introduction, indicates one of the problems the author was coping with while researching this subject, the problem of terminology. There is no unified term in previous sources referring to a monastic society which consists of both monks and nuns. Author also briefly addresses other perplexities dealt with while working, which are described more thoroughly in the first part.

Author defines the double monastery or „Doppelkloster" in accordance with Michel Parisse's definition: „religious institutes of canons that comprise a community for men as well as one for women with both groups living in the same place and following the same canons under the same authority". Of course, as the author explains further on, the two monasteries (male and female) were strictly separated and were collaborating only on religious and economic grounds. As the author defines the phenomena of double monasteries, she addresses briefly the history of similar monastic societies, which were more common in Orthodox Christianity and possibly came to the West from there. The author emphasizes that such monastic communities in the West were short-lived, existed mainly during the 11th and 12th centuries and tended to disappear rather quickly due to the many problems which arose, mostly related to moral or economic issues. The author stresses that the main obstacles she dealt with while researching, besides the already mentioned terminological problem, were the short durations of such communities, which resulted in a scarcity of evidence of their existence, especially in the High Middle Ages when evidence of their existence was deliberately destroyed. There is mostly no information in chronicles; the author had to search in documents related to inner monastic life, such as obituaries and books of account. In the end of the first part the author explains her choosing of geographical area of the Passau Diocese in the 13th century borders which today encompassed areas of both Upper and Lower Austria, as well as the city of Vienna.

In the second part the author discusses the three criteria for presenting the results of historical research. Starting with structural conditions and archaeological finds author emphasizes that, although in close vicinity, the two monasteries were carefully structurally organized in order for monks and nuns to be able to cooperate but also to be separated as much as possible. Author describes architectural characteristics of double monasteries, which usually were two autonomous monasteries connected by a communal church (although very often nuns had their own chapel). Due to the extensive baroque reconstruction in most of the monasteries of the area, archaeological findings, as well as written sources on architecture, are necessary in order to find traces of a possible existence of a double monastery. The author continues with pictorial representations as valuable sources – especially in connection with monasteries from earlier times, miniature paintings, portraits of founders, but which are also scarce or available for monasteries that are easily recognizable as double from various other evidence. The last criteria the author mentions are written sources, but those related to everyday monastic life such as obituaries and books of account due to the fact that there is no statute of organization of double monasteries and official documents give little information. The author mentions obituaries as an especially important source for finding traces of existence a second (usually female) monastery, but there are also certain difficulties in handling information from obituaries, usually associated with lack of information such as titles or locations and dubious terminology.

The third part of the book consists of seven chapters, each dealing with one monastic order. Depending on the availability of information, the results for each monastery are divided into five aspects: "survey on current research", "history" and the three criteria of presentation of histori-

cal issues, namely "architecture and archaeological finds", "pictorial" and "written sources". Each part begins with a description of the role women had within the order and their position in the double monastery. It starts with the Order of Canons Regular of Saint Augustine, the majority of whose monasteries in the area were double during the High Middle Ages, especially in the area of Rottenbuch and the reform circle of Salzburg. The author states that near a monastery of canons there was almost always a house for canonesses. Canonesses were subordinated to the provost of the male monastery. Lack of independence, even at that time, was a good enough reason for aversion and those communities usually didn't last longer than a century after they were established. The author deals with the monasteries Klosterneuburg, Ranshofen, Reichersberg, St. Florian, (St. Georgen-) Herzogenburg, St. Leonard am Forst, St. Pölten, Suben and Waldhausen. The most thoroughly described is Klosterneuburg with two female monasteries subordinated to the male one. The author presents in especially great detail the overview of written sources, as well as an extensive list of data from obituaries.

In the second part the author continues with the Order of Canons Regular of Prémontré, whose founder Norbert von Xanten was, as the author states, fond of including women in male monastic communities, but due to difficulties, from the year 1140 on, they were declining in number and communities were separating. The author deals with only one double monastery of this order: Geras – Pernegg.

Next is the Order of Holy Ghost, dedicated to the care of the sick. Male and female members of the Order would jointly participate in caritative care. The author deals with the only monastery of this Order in on the territory of today's Austria, Pulgarn, once more reviewing most thoroughly the written sources.

The situation with the next order, the Benedictines is slightly different, while, as the author states, the establishment of double monasteries was the private matter of each unit, there was no uniformity nor endorsement on this subject matter due to the lack of centralized organization within the Order. Female monastery was once again subordinated to the male monastery. However, it also enjoyed a substantial economic security. The monastery Göttweig is described in most detail as it was already well known as a double monastery in earlier literature, again with excessive listing of data from obituaries and other written sources. The author also deals with the monasteries Altenburg, Klein Mariazell, Kremsmünster, Lambach, Melk and Seitenstetten.

Saint Dominic, founder of the Order of Preachers, was at first affirmative of the idea of inclusion of religious females within the Order and stated that near every female monastery there should be a male one with at least six brothers to supervise the sisters, who were enclosed. Jordan of Saxony abandons that practice in 1228. The author deals in great detail with the double monastery Tulln, where a substantial amount of written evidence is available for the existence of a female monastery. The author analyses it in great detail, stressing as especially interesting documents that showcase frequent quarrels between the male and female monasteries. The author also mentions male and female monasteries at Wiener Neustadt, but emphasizes that although two monasteries existed at the same time in close vicinity, there is not enough evidence to prove they were connected in any way.

The next part deals with Orders of Friars Minor and Poor Clares. The author deals with the monasteries Dürnstein, Laa an der Thaya and Wien – St. Theobald, although for the latter two, just as in Wiener Neustadt, there is not enough evidence of a connection between monasteries.

In a short survey, the author describes the situation within the Cistercian Order, where female monasteries were rarely established and were widely separated from the male monasteries by at least 6 miles. In 1220 the Order decided not to incorporate any more female monasteries. It was possible, however, for a nunnery to be under the authority of a prior of a male monastery with one or more monks. Organized alike were the monasteries Heiligenkreuz and St. Maria bei Niklas (Wien), Säusenstein and Schlierbach, Zwettl and St. Bernhard.

The last part of the book is a summary of research results where the most important conclusions are once again emphasized.The book gives detailed information about the subject matter while maintaining a clear structure and understandable writing. It is certainly a worthy read both for an overview of double monasteries and similar monastic societies in medieval Austria, as well as for the interesting guidelines the author proposes for future researchers.

Palmira KRLEŽA
University of Zagreb

Alison STONES, *Gothic Manuscripts 1260-1320. Part Two: Manuscripts Made in the East, South-East, South-West, West and Centre*, Harvey Miller Publishers-Imprint Brepols-, London/ Turnhout, 2014, 2 vols., 1200 p., 800 b/w ill. + 100 colour ill. ISBN 978-1-905375-95-0.

Desde inicios del 2015 hemos tenido acceso a la segunda parte del ambicioso trabajo científico de Alison Stones, Gothic Manuscripts 1260-1320, que se integra en la colección editorial A Survey of Manuscripts Illuminated in France. Esta segunda parte prosigue y concluye un proyecto novedoso en cuanto a su concepto, y del que poco tiempo después de su publicación se ha evidenciado que constituye tanto el punto de partida para la revisión de la historia de los manuscritos iluminados franceses entre 1260 y 1320 como una referencia obligada para los especialistas de aquellas disciplinas que tengan en común el interés por los libros del medioevo.

Ya en la primera parte, editada en 2013, la autora se fijaba varios objetivos, a los que se da continuidad en esta publicación de 2014. Alison Stones nos presenta un catálogo de códices hoy dispersos por todo el mundo, que son ordenados en función de su procedencia geográfica. No nos ofrece únicamente una laboriosa tarea de catalogación, pues con frecuencia la autora introduce nuevas ideas acerca de sus especificidades estilísticas e iconográficas, propone paralelos con otros manuscritos iluminados, argumenta una procedencia novedosa e incide en el contexto cultural en que se elaboraron. Así, además del enorme valor científico de una catalogación conjunta de libros dispersos hay que sumar la riqueza de los nuevos argumentos que nos ofrece. Si en la primera parte (2013, en dos volúmenes) se presentaban los códices originarios del norte de Francia (Paris y la provincia

de Sens, Normandía y la provincia de Reims), en la segunda (2014) se exponen los manuscritos franceses oriundos de los demás puntos cardinales: este, sudeste, sudoeste, oeste y centro de Francia. Los dos volúmenes de catalogación se acompañan con fotografías, elegidas con esmero para evidenciar los argumentos expuestos en los textos. Si bien el criterio geográfico rige para segregar los códices entre las dos partes (en el volumen 2 de la primera parte y en el volumen 1 de la segunda parte), otros contenidos relativos al conjunto de los manuscritos se publican en el primer volumen de la primera parte y en el segundo volumen de la segunda parte.

En el primer volumen de la primera parte (2013) se definen los criterios científicos utilizados, se presenta una lista de manuscritos, otra de los que están datados y una más de los que son datables. También se incluye un elenco de miniaturistas y de ornamentistas, una relación de patronos y de los primeros o posteriores propietarios de estos códices, y se completa con otra lista de los artesanos vinculados a su elaboración o a su venta (escribas, encuadernadores, pergamineros, *libreros* y vendedores).

En el segundo volumen de la segunda parte (2014) se presentan, en primer lugar, tablas comparativas de los códices a partir de su singularidad textual. Así vemos reunidos, entre otros, los manuscritos del *Roman d'Alexandre* en prosa, *Roman de la Rose*, *Roman de Sydrach*, *Vie de saint Denis*, *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, *Le trésor* de Bruneto Latini, y otros del Apocalipsis, la Biblia, las Decretales de Graciano, los Evangeliarios, Libros de Horas y Salterios. Las tablas son precedidas por un estado de la cuestión acerca de sus peculiaridades textuales, y en aquellos casos en que una grupo reúne numerosos códices, éstos a su vez se ordenan con criterios específicos, como son el cronológico y, si son muy numerosos -como las biblias- a partir de una división geográfica. Estas tablas tienen la virtud de evidenciar semejanzas y discrepancias entre libros que, *a priori*, podrían estar emparentados por una datación o por un origen cercano. También nos revelan la sorprendente proximidad entre otros manuscritos que creíamos distantes en el espacio y en el tiempo. A estas tablas les siguen otro elenco fotográfico específico. Alison Stones, mediante estas tablas, ofrece a los especialistas la posibilidad de plantearse nuevas preguntas e investigaciones originales. A estas tablas les siguen otros contenidos de interés, como los elencos de los textos mencionados, y las listas de los manuscritos u obras obras citadas.

Gothic Manuscripts 1260-1320 ha sido definido por François Avril como el *opus magnum* de Alison Stones. Esta es una sentencia unánime entre los especialistas, que reconocen en esta publicación la culminación de toda una vida dedicada a la investigación de los manuscritos iluminados. Los elogios se focalizan en la calidad de las aportaciones científicas de la autora; yo quiero incidir en que es un auténtico regalo para los especialistas, a los que ofrece informaciones y argumentos para iniciar nuevas investigaciones, no sólo relativos a los manuscritos franceses sino también para aquellos de otras procedencias europeas que siguen modelos franceses. No cabe duda que la historia de la miniatura en Francia entre 1260-1320 ahora ya se está escribiendo a partir las propuestas de A. Stones: es el caso, por ejemplo, de los estudios acerca del Midi francés que se publicarán en los *Cahiers de Fanjeaux* 51 de 2016. Gracias, Alison, por tu generosidad.

Isabel ESCANDELL PROUST
Universitat de les Illes Balears

Herbert GONZÁLEZ ZYMLA, *El altar relicario del Monasterio de Piedra*, Madrid, Antiquaria Hispánica, 24, Real Academia de la Historia-Institución Fernando el Católico, 2013, 494 pág., 176 figs. color y 45 láminas color (ISBN 978-84-15069-52-2).

En 1390, el duque Martín de Montblanc –que después fue coronado rey Martín I de Aragón- regaló al monasterio cisterciense de Piedra (Zaragoza) la reliquia de la hostia consagrada en la que, diez años antes, se había obrado el milagro en la localidad de Cimballa. En aquel momento, un sacerdote de nombre Tomás dudó de la realidad dogmática de la transubstanciación mientras estaba celebrando misa, momento en que la forma se puso a sangrar. El pueblo la recogió bajo el nombre de la Santa Duda de Cimballa y en 1385 fue a parar a manos del futuro monarca, quien la guardó en el palacio real zaragozano hasta su citada entrega al monasterio. El milagro en sí se inscribe en los portentos que, con base en el culto a la eucaristía, se generalizaron en toda la Baja Edad Media europea, implicando en los mismos a sacerdotes descreídos, judíos y otros personajes que cuestionaban la realidad perturbadora de la transformación de las especies de la misa en cuerpo y sangre de Cristo. La importancia de esta reliquia para la sociedad de la época queda claramente refrendada por la respuesta del abad del monasterio ante la donación real. Fray Martín de Ponce encargó la realización de un monumental mueble relicario, un tríptico, en el que exhibirla. La pieza ocupó el altar mayor del monasterio hasta el siglo XVIII, cuando se transformó toda la iglesia monástica, y finalmente, con la Desamortización, recaló en la colección de la Real Academia de la Historia, donde hoy se custodia.

Éste era un trabajo muy necesario por dos razones. La primera por las características del relicario en sí. El abad De Ponce ordenó un retablo singular desde todos los puntos de vista que, integrado por un expositor central dividido en siete calles, estaba dotado de unas puertas litúrgicas con las que se mostraba u ocultaba el venerado contenido del mismo. En el anverso de los postigos, se figuraron dos ciclos en seis y seis escenas, rodeados de carpintería de lazo. A la izquierda, la vida de la Virgen y a la derecha de Pasión de Cristo. Mientras, en el interior de las puertas, se pintaron ocho ángeles músicos bajo arquerías. En la cornisa de mocárabes que remata el mueble en su zona superior, se representaron en compartimentos aislados a Dios Padre, Cristo y al Colegio apostólico. Por fin, el anverso de las puertas fue rodeado por una larga inscripción en honor al Corpus Christi y la Virgen, recogiendo su fecha de realización en 1390, es decir, el propio año de donación real al monasterio. Cabe destacar que se trata de una pieza única en muchos sentidos, tanto por su riqueza pictórica como por el hecho de aunar el gusto gótico y mudéjar, como era habitual en territorio aragonés entre los siglos XIII y XVI. Por otra parte y como conveniente indica el autor, este retablo-tabernáculo se relaciona con otros muebles litúrgicos ostensorio de su mismo medio geográfico, como el balcón expositor de la colegiata de Santa María de Daroca.

La segunda razón que subraya la oportunidad de un estudio como el que ha realizado Herbert González Zymla es la completa perspectiva historiográfica con la que lo ha planteado. El libro se organiza en tres bloques que sirven para ofrecernos una visión múltiple de una pieza en un complejo contexto artístico y religioso. Así, en el primer bloque –el más largo de los tres- el autor traza una historia

de la reliquia, en el segundo hace un estudio iconográfico de la sus imágenes y en el tercero se dedica a su análisis formal, recogiendo su vinculación a talleres pictóricos activos en el Aragón de finales del siglo XIV, como el de los turiasonenses Leví o la dinastía de los Serra. Sin desmerecer ninguno de los restantes apartados que integran los tres bloques, el libro de González Zymla tiene su claro punto fuerte en el primer bloque, en el que entre otras cosas se narran la llegada de la reliquia al monasterio de Piedra, su relación con el paralelo milagro y reliquias de los Corporales de Daroca o la elaboración del retablo-ostensorio en sí. Entre estos episodios están dos sugerentes capítulos dedicados a la funcionalidad del retablo desde dos puntos de vista: las posibles propuestas sobre su topografía en el conjunto monástico y el ceremonial que rodeó a la reliquia y sus lugares de ostensión a los fieles el día del Corpus y el 12 de septiembre. Aquí, el autor plantea una perspectiva de análisis novedosa que sitúa una obra artística en un complicado medio social y religioso y vinculándola a su entorno material a través de la arquitectura del propio monasterio de Piedra. Así, el González Zymla propone cuatro hipótesis de exposición del retablo en la capilla mayor de la iglesia, el hastial de su transepto norte, la capilla de las reliquias y la sala capitular. Todo ello con un rigoroso apoyo documental, que también acompaña a los restantes capítulos del libro.

En resumidas cuentas, se trata de un completo estudio que abarca distintas perspectivas de análisis en una visión casi global de las posibilidades de trabajo sobre una pieza como el retablo-ostensorio de Piedra. Cabe finalizar destacando el esfuerzo editorial realizado por las instituciones que han tenido a bien su edición, profusamente ilustrada con imágenes que enriquecen el estudio y favorecen la lectura.

Eduardo CARRERO SANTAMARÍA
Universitat Autònoma de Barcelona

Jesús CRIADO MAINAR y Juan José BORQUE RAMÓN (eds.), *El "Relox viejo" de Veruela. Un testimonio de relojería mecánica bajomedieval*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, 2015, 264 pág., 187 imag. Color (ISBN 978-84-9911-334-0).

El origen de la publicación de este libro está en un muy afortunado hallazgo. En el año 2009, la escuela taller de restauración Juan Arnaldín I, de la Diputación de Zaragoza, se encargó de restaurar un lienzo sobre tabla con la imagen de San Antonio abad, procedente de la iglesia parroquial de la localidad zaragozana de Pozuelo de Aragón. El examen radiológico constató que, bajo la tela, la madera que le servía de bastidor tenía representada la esfera de un reloj gótico. Afortunadamente, el proceso de restauración permitió conservar ambas obras y, en el caso del reloj, se reveló como una pieza importante, el único reloj mecánico medieval conservado en España. Además, una subrayable labor de análisis documental permitió identificarlo con el reloj del monasterio cisterciense de Veruela, instalado durante el abadiato de Gonzalo Fernández de Heredia (c. 1475-1479) sobre la puerta de comunicación entre el transepto sur de la iglesia y el dormitorio de los monjes. El ingenio fue remodelado en 1500 y, por fin, en 1550 y con la construcción de la torre horaria del monasterio, fue desmontado por orden del abad Lope Marco. En 1563, ya desmontado el mecanismo del que sólo se conserva un contrapeso de piedra, el cuadrante del reloj fue utilizado para reforzar la pintura sobre lienzo de San Antonio Abad que, con la Desamortización, pasó a la parroquia de Pozuelo de Aragón. La tabla en cuestión muestra un sonriente gran sol central, inscrito en los doce numerales romanos. A los lados, el sol y la luna, y encima y debajo, respectivamente, las armas de Aragón y del abad promotor. Finalmente, en los ángulos los símbolos de los Evangelistas. La importancia de la tabla es muy considerable ya que, además, lo emparenta con un reloj muy similar, el del también cisterciense monasterio de Santes Creus (Tarragona) cuya caja se conserva in situ y ha servido para ubicar el de Veruela en la topografía de la iglesia monástica.

El volumen coordinado por Jesús Criado y Juan José Borque es una recopilación interdisciplinar de estudios que tienen por objetivo el estudio del propio reloj de Veruela y la relojería bajomedieval europea. Precedidos por una introducción de ambos autores narrando el hallazgo, recoge un total de ocho artículos, organizados en cuatro bloques, centrados en distintos aspectos que van de lo general a lo puntual. El primero se dedica al estudio de los relojes mecánicos en la Baja Edad Media, de la mano de Víctor Pérez Álvarez que estudia la invención y difusión de la máquina de reloj, María del Carmen García Herrero que trata su aparición en la Corona de Aragón, y María Teresa Ainaga Andrés, que estudia la llegada y evolución de la técnica relojera y sus principales artífices a Tarazona, la capital eclesiástica más cercana al cenobio verolense, entre 1446 y 1595. El segundo bloque se centra en el reloj de Veruela. Aquí, Juan José Pina Lucindo y Javier Royo Rueda narran la historia de la pieza desde su descubrimento en Pozuelo de Aragón, Francisco Saulo Rodríguez Lajusticia analiza la situación del monasterio a la llegada del reloj en pleno siglo XV y finaliza con un sugerente trabajo de Jesús Criado sobre la distribución y el cómputo de las horas en el espacio monástico. El tercer bloque se dedica –no podía ser de otra manera- a la restauración del reloj y la separación de lienzo y tabla, minuciosamente escrita por Ana Marín Usó. Por fin, el libro se completa con un último bloque dedicado a Apéndice documental, integrado una interesante selección de documentos sobre relojes mecánicos aragoneses entre los siglos XIV y XVI, editada por Manuel Gómez de Valenzuela y Guillermo Tomás. En resumidas cuentas, con el espléndido reloj de Veruela como escusa, el volumen coordinado por Jesús Criado y Juan José Bosque es una fundamental contribución a la historia del arte y de la cultura, de la técnica y la liturgia en el Aragón a caballo entre la Edad Media y el Renacimiento.

Eduardo CARRERO SANTAMARÍA
Universitat Autònoma de Barcelona